

Portraits d'artistes

Julia Borderie & Éloïse Le Gallo

Alexis Chrun

Léa Dumayet

Natalia Villanueva Linares



LES TANNERIES

CENTRE
D'ART CONTEMPORAIN

234 RUE DES PONTS
45200 AMILLY
T. 02.38.85.28.50
WWW.LESTANNERIES.FR

Amilly
Villa d'Arts

RÉ
SUR
GEN
CE

25 SEPT.
28 NOV. 2021

MARTINE ABALLÉA



VISUEL : MARTINE ABALLÉA, RESORGUE, 2021 (VISUEL DE RECHERCHE) / PHOTO : MAROT, RENTHEM, C. LAJOP, PARIS, 2021

FONDATION VILLA DATRIS
SCULPTURE CONTEMPORAINE
L'ISLE-SUR-LA-SORGUE, VAUCLUSE

DU 19 MAI AU
1^{ER} NOVEMBRE 2021
ENTRÉE LIBRE

SCULPTURE
EN FÊTE !

Rétrospective de la Collection
Fondation Villa Datris

126 artistes internationaux
exposés dans la Villa et les jardins

Visites, conférences et horaires en ligne

7, avenue des Quatre Otages
84800 L'Isle-sur-la-Sorgue - 04 90 95 23 70
www.fondationvilladatris.com / info@fondationvilladatris.com

Portraits

- 04. Natalia Villanueva Linares
- 06. Léa Dumayet
- 08. Julia Borderie & Éloïse Le Gallo
- 09. Alexis Chrun

Expositions

- 10. Le Théâtre des Expositions - Acte II
- 12. Taysir Batniji - La mémoire de l'oubli
- 14. Gilles Balmet - Artiste et collectionneur
- 15. Daphné Le Sergent au CPIF

Ailleurs

- 16. Les Tanneries d'Amilly ou l'esprit du lieu
- 18. Memoria - Récits d'une autre Histoire
- 20. Natalia Jaime-Cortez - Les portants

Lieu

- 22. L'espace où j'ai recommencé à faire de l'art

Événements

- 24. KADIST – Au service d'un art engagé
- 26. Art Paris 2021 - Passionnément peinture
- 28. Ouverture de la Drawing Factory
- 29. Aparté dans le Ve arrondissement
- 30. Le Parcours Saint-Germain fête ses 20 ans

Directrice de la publication :

Sylvie Fontaine

Ont contribué à ce numéro :

Paul-Émile Bertonèche, Antoine Champenois, Matthieu Corradino, Françoise Docquier, Sylvie Fontaine, Léia Fouquet, Marie de la Fresnaye, Marie Gayet, Gilles Kraemer, Pauline Lisowski, Maya Sachweh, Alice Truc

Maquette :

Mariana Hamel

Visuel de couverture
Natalia Villanueva Linares, *Colorial*, 2014 (détail) ©photo : Skyler J. Edwards

média graphic

Estampiller vos impressions

Tous nos remerciements à l'imprimeur média graphic pour son soutien.

« Notre métier est né de la volonté des hommes de transmettre, plus que jamais, média graphic soutient et s'engage auprès des acteurs du monde culturel »

NATALIA VILLANUEVA LINARES

La poétique de l'éclatement

Natalia Villanueva Linares déborde d'idées, d'œuvres, de couleurs, de rencontres et d'émotions, comme sa vie et ses pratiques débordent les territoires. Après une jeunesse entre le Pérou et la France, elle entre dans l'atelier de Giuseppe Penone aux Beaux-Arts de Paris, dont elle sort félicitée en 2011. Installée depuis à Chicago, elle cultive une pratique protéiforme, entre objets, installations et performances. Elle interroge nos environnements et nos expériences communs pour mieux nous rendre à leur partage. D'une œuvre à l'autre, Natalia Villanueva Linares s'offre le monde et nous l'offre en retour, dans les éclats de tous ses débordements.



4 Natalia Villanueva Linares, *Devota*, 2015, Prairie center of the Arts, Peoria, Photo Skyler J. Edwards

Ses œuvres flamboient de joies « coloriantes », déploient les nuances de rose, rouge et orange, de violet et de bleu, caractéristiques des cultures péruviennes qui rehaussent son regard. Les papiers de soie de *Dual*, cousus en délicats voiles pâles ou écrasés en boules de couleurs vives, nous invitent à célébrer toute la palette des ravissements possibles. Ses œuvres débordent en même temps de la profusion matérielle du monde.

Natalia Villanueva Linares accumule et organise : des milliers d'aiguilles dont elle perce des feuilles blanches (*Aigue*), des milliers de sacs en papier pour construire des temples (*Devota*). Ses œuvres débordent enfin de leurs histoires cachées. Elle entretient en effet un rapport profondément sensible, animiste et poétique aux objets. Son patient travail de dévidage des fils des bobines de *Sister 0* met par exemple à nu leurs corps de bois pour en dévoiler les marques, cicatrices de vieilles dames ou de jeunes couturières. Derrière les normes d'industrie et de consommation, elle s'efforce ainsi de nous restituer la singularité des récits des objets silencieux qui nous entourent.

Pour faire émerger ces récits, Natalia Villanueva Linares découpe, déchire et morcelle le monde en éclats. Ce travail répétitif, parfois douloureux, ne se limite pourtant pas à un travail de destruction. Il l'engage au contraire dans un processus de distribution, où se jouent les rapports des parties et du tout, de l'unique et du multiple, de l'un et de l'infini. L'éclatement formel répond alors à un sentiment d'éclat de son « tout » – « comme une étoile qui explose mais qui continue en fait à avancer dans

l'univers, dans le même sens et en compagnie de ses fragments ». Cet art de l'éclat lui permet de faire sens de ses expériences intimes, de l'amour (*2D 1/2* ou *Kill me honey*), de l'espace ou du temps. De plus en plus, l'artiste cherche à creuser par ces thèmes la complexité des expériences humaines, de se saisir des failles autant que des joies pleines. Récemment, les secrets peints dans les rouleaux fermés de *Chillona* se sont par exemple révélés trop lourds à porter et leurs encres ont transpercé leurs papiers. Les papiers de soie de la série *Dual* sont destinés à pâlir, à se transformer en poudres ou en eaux colorées. Ces œuvres, définies comme des « moments », opèrent ainsi dans le temps et s'ouvrent au mouvement continu des transformations cycliques, des divisions et re-créations de la vie.

Desmedida, série de trois œuvres dont fait partie le multiple proposé par Artàis dans le cadre de sa vente de soutien à la jeune création contemporaine, explore ce mouvement. En réponse au travail d'un ami artiste, **Alban Denuit**, sur la poésie des standards et de la mesure, Natalia Villanueva Linares choisit avec humour de nous offrir la démesure et l'immensurable, sous la forme d'un mètre-ruban découpé en morceaux, rassemblés dans un vinyle transparent cousu de fil d'or (*Desmedida III*). Là encore, il s'agit pour l'artiste d'une histoire intime, d'embrasser la distance et les temps de la vie ou de la mort qui séparent les êtres.

Chaque geste de destruction se double alors d'un geste de gué-

raison. Et puisque la guérison est dans le « faire », l'artiste nous invite à venir faire avec elle. En 2020, des participants ont ainsi pu venir découper des mètres rubans à la galerie Thaddaeus Ropac pour les 70 ans de Jeune Création¹. À de nombreuses occasions, des inconnus se sont rassemblés pour couper des mèches de leurs cheveux, fabriquer des confettis, froisser des papiers de soie. Ces performances collectives constituent l'ensemble des *Solutions*, une bibliothèque de gestes filmés lors de moments uniques. Chaque geste s'inscrit dans des couches multiples de supports, de temps, d'espaces, de sons, de présences et d'individualités, qui colorent par leur unicité une facette de l'œuvre totale.

Dans tous ses aspects, le travail de Natalia Villanueva Linares donne ainsi sa pleine mesure à cette qualité de la beauté relevée par l'écrivain et calligraphe François Cheng : « L'unicité de chacun ne saurait se constituer, s'affirmer, se révéler à mesure, et finalement prendre sens que face aux autres unicités, grâce aux autres unicités² ».

Alice Truc

1. Galerie Thaddaeus Ropac, « Rassembler ce qui est épars » de « En Être » - 70 ans de Jeune Création, du 16 au 26 septembre 2020.

2. François Cheng, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris : Editions Albin Michel, 2008, p. 21.



Natalia Villanueva Linares *Desmedida III*, 2020, mètre de couture découpé à la main. Edition de 10 pièces uniques pour Artais

Exposition personnelle **Las primeras Poemáticas**,
Wu galería, Lima en juin 2021

5



Natalia Villanueva Linares, *2D 1/2*, 2010, Paris, 16 étagères, 1000 sacs en plastique ,

LÉA DUMAYET - À la recherche de l'équilibre

La pratique de Léa Dumayet est essentiellement sculpturale : elle se décline en de nombreuses sculptures-installations, avec des matériaux industriels et naturels qui semblent léviter, se soustraire aux forces de la gravité. Qu'il s'agisse de ses installations arc-boutées au sol ou grimpant sur les murs, de ses mobiles flottant dans l'espace, ses œuvres relèvent de l'équilibrisme.



Léa Dumayet, *Anémone*, 2019, vue d'exposition Maison des Arts de Bages © Photo : Léa Dumayet

En ployant des matériaux planes, souvent industriels, parfois lourds, comme des plaques d'acier, de cuivre, de laiton, d'aluminium, parfois légers, comme des plaques de plexiglass, des laies de mirolège ou de nylon, l'artiste crée des assemblages comportant une verticalité affirmée mais toujours risquée. Car ils frôlent la rupture d'équilibre et l'affaissement, à cause de la fragilité de leurs fixations, réduites au minimum congru, jamais fortement consolidées.

Cet art osé, de la fixation minimale d'élégantes formes déployées dans l'espace, s'accompagne d'une volonté de réduire la représentation des matériaux utilisés à leur matérialité de base, physique, abstraite de toute référence à leur origine. Qu'ils proviennent du règne minéral (pierres de toute sorte), végétal (rameaux ou branchages divers), animal (capsules de raie manta, os de seiche, couteaux de mer) ou humain (artefacts industriels), ils semblent se fondre tous dans l'univers inclusif de la physique, où tout corps ne représente qu'un simple conducteur d'énergie : un point de passage sur le trajet des lignes de force qui plient l'espace jusqu'aux confins du cosmos.

En dépassant de la sorte les oppositions entre les divers règnes de la réalité, Léa Dumayet concilie le naturel et l'artificiel sur les ailes d'un art qui vole au-dessus des apparences concrètes pour flirter avec l'abstraction. Puis cette réduction de la représentation des matériaux à leur expression la plus épurée, amincis jusqu'à

leur physicalité structurelle, relève du minimalisme, d'un art que nous pourrions qualifier d'« ultramine » (terme qui nous est suggéré par Marcel Duchamp, mais qui ne doit naturellement pas être confondu avec ce qu'il nomme l'« inframine »). Une infime minceur qui se perçoit aussi dans l'extrême ténuité de ses formes, continuellement menacées de disparition par les puissantes tensions qui les habitent.

En limitant ainsi au strict minimum ses interventions physiques et ses insinuations visuelles, Léa renforce paradoxalement l'effet esthétique de ces pièces. Car, en même temps qu'elle nous donne moins à voir, elle laisse, au sein de notre regard, une plus large place aux jeux de la fantaisie, créateurs de cette impression de quasi-réalité qui fait la valeur esthétique : « less is more ». En effet, elle sait si parcimonieusement contrarier la résistance des matériaux auxquels elle est confrontée dans la pratique de son art ascensionnel qu'elle met notre imagination au galop. Aussi voyons-nous plus minces qu'ils ne le sont en réalité les tendeurs, poids et cales qui soutiennent ses installations et croyons inévitables leurs collapsus. Parfois l'imagination nous pousse encore plus loin : à nous persuader que ces fragiles installations ne tiennent debout que par la « bonne volonté » de leurs matériaux, telles des cavaliers, dont nous savons qu'ils ne sont portés que par la bienveillance de leurs montures.

Si nous n'étions pas convaincus que l'art n'est rien de plus qu'une

production d'illusions savantes, nous serions presque enclins à créditer d'un élan propre les matériaux utilisés par Léa. De cet « élan vital » créateur qu'Henri Bergson croit déceler dans chaque parcelle de l'univers et qui lui communiquerait, selon lui, une légère tendance déviante à l'improvisation innovante, en la soustrayant ainsi par instants aux lois de la mécanique, garantes de la répétition globale des phénomènes (Bergson, *L'Évolution créatrice*).

À la réflexion, l'art de Léa Dumayet plonge ses racines inspiratrices dans l'artisanat. Martin Heidegger montrait qu'à l'inverse des ouvriers travaillant aujourd'hui dans les moulins industriels, lesquels produisent de la farine par tout temps, l'artisan meunier traditionnel expose au souffle hasardeux des vents les ailes de son moulin et, avec elles, sa production de farine tout entière (Heidegger, *La Question de la technique*). Car le véritable artisan ne souhaite guère s'affranchir de la nature, estimant en faire partie. Il prête au monde environnant une spontanéité, un mouvement de plein gré, qu'il tente de gagner à sa cause en l'invitant, par de subtils conciliabules, à participer à la réalisation de ses ouvrages. Tout comme lui, notre artiste invoque par ses installations, la participation des énergies naturelles qui sont à l'œuvre dans ses matériaux et négocie avec elles, à coups d'expérimentations instinctives, répétées et affinées, les protocoles de construction de ses pièces.

Matthieu Corradino



Léa Dumayet, *Cycle*, 2020, courtesy de l'artiste © Photo : Dario Picariello

Snap time is over,

Galerie Valentin, curatrice Marianne Dollo

Du 15 mai au 12 juin

Intim-us,

Galleria Jardino, curatrice Julia Rajacic

Du 15 mai au 5 juin

Format cabine,

Centre Tignous d'art contemporain,

curatrice Marion Zilio

Du 19 novembre au 18 décembre



Léa Dumayet, *Obligé à rien*, 2019, courtesy de l'artiste © Photo : Wipart

JULIA BORDERIE & ÉLOÏSE LE GALLO

Le contenu du contenant

Julia Borderie et Éloïse Le Gallo suivent le même flot. Après des études à l'ENSAPC de Paris-Cergy et à l'ENSBA Paris, puis outre-Atlantique, les deux amies constatent, en 2016, leur intérêt commun pour une forme de poésie documentaire et entreprennent des recherches sur les interactions provoquées par l'eau. L'universalité du sujet les a depuis amenées à intégrer toutes sortes de milieux, d'acteurs et de médiums à leur protocole. Ce printemps, le Centre d'art contemporain d'Alfortville met à l'honneur leurs dernières découvertes sur la Seine dans l'exposition *Le silence des coquilles*.

Entre-temps, en réponse à l'appel à projet lancé par Artais en 2020, le duo a fabriqué une série de céramiques bipartites intitulée *Gigognes blanches*. Métaphore de leur collaboration, le bel objet artisanal doit pourtant être considéré comme l'indice d'une pratique expérimentale. Les *Gigognes blanches* sont quelques menues traces de *Soles*, un projet-parcours d'envergure mené entre le Rhône et l'Ardèche, au long duquel elles ont construit différents fours à céramiques. Ces fours, activés à même le sol, sont désormais autant de sculptures *in situ* que des outils pour de futurs utilisateurs. Enfin, une vidéo hypnotique atteste leur aventure – notons que les artistes ont pour habitude de filmer leurs interventions puis de monter des vidéos intégrant les paysages, les matières premières et les gestes à l'œuvre dans leur démarche.

Ces télescopages entre supports et intentions posent la question, qui demeure irrésolue, de la finalité de leur œuvre.

Le duo propose une méthode d'apprentissage hétérodoxe où l'esthétique peut servir de communication scientifique, les œuvres s'avèrent utiles et le langage est une énigme. De telle sorte que *Les Sources* désignent une série de céramiques aux allures de gourdes et une performance. Sanglées aux corps de quelques volontaires, ces contenants sont acheminés jusqu'aux infrastructures de sources ayant servi de matrices à leur façonnage. Une fois remplies d'eau, les sources mobiles sont rapportées dans l'espace d'exposition et humidifient ce dernier. En créant ainsi des ponts sensibles entre monde de l'art et le monde quotidien, les artistes font de l'élément aqueux un facteur d'harmonisation.

La fluidité de leur démarche démontre enfin le potentiel heuristique du principe d'intersubjectivité, en ce qu'il permet de sortir de soi et finalement tendre vers l'idéale objectivité du documentaire.

Léa Fouquet

8



Julia Borderie & Éloïse Le Gallo, Fours et pots gigognes, série *Soles*, Ferme du Bourlatier, 2020, © photo Éloïse Le Gallo & Julia Borderie

Expositions collectives

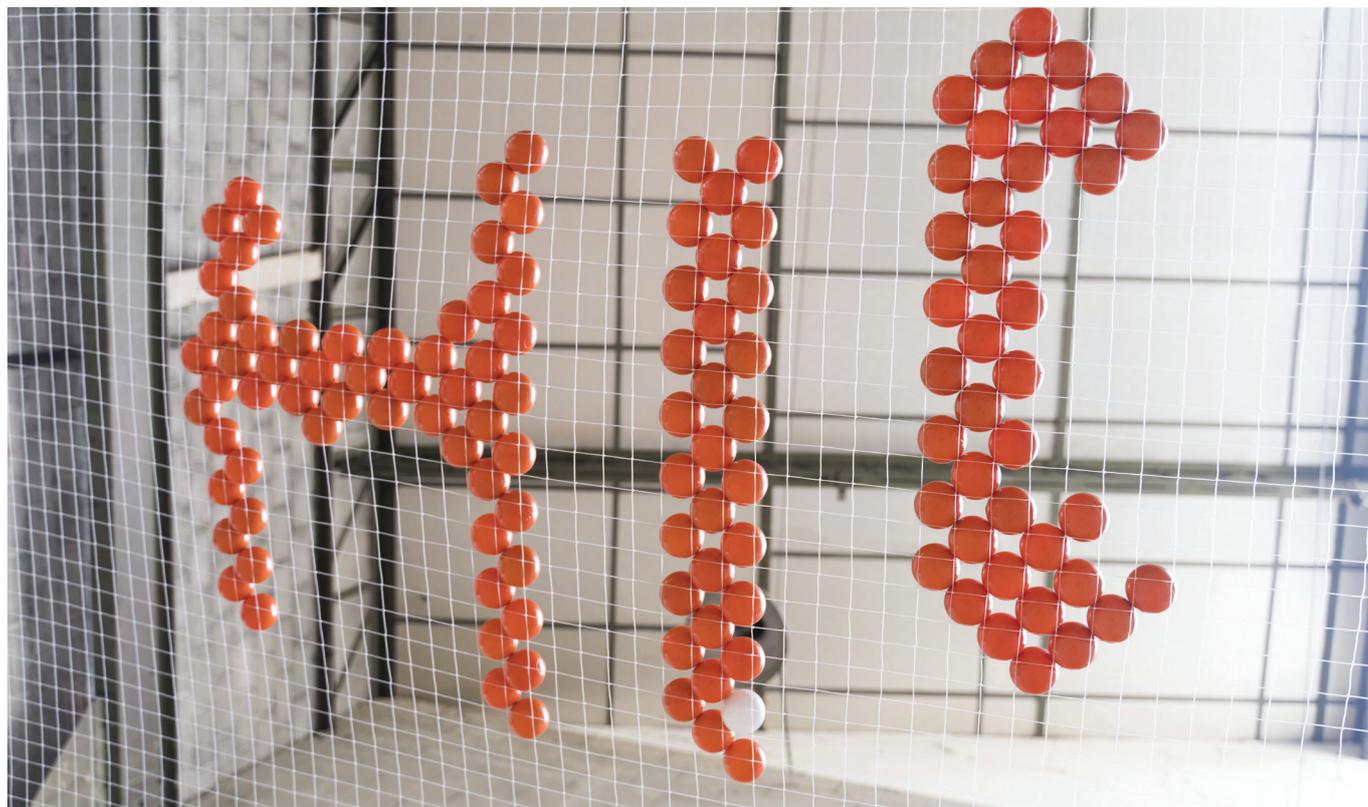
ThunderCage, Aubervilliers
Ferme du Bourlatier, Saint-Andéol-de-Fourchades
Orgues, Parc naturel régional des Volcans d'Auvergne, Aydat
Fondation Francès, Senlis

Expositions personnelles

Le silence des coquilles,
Cac la Traverse, Alfortville
Du 14 mai au 19 juin
MuséoSeine, Caudebec-en-Caux

ALEXIS CHRUN - Au seuil des interrogations

Au premier abord, la pratique du portrait d'artiste semble mal convenir aux pratiques polysémiques d'Alexis Chrun. Comment « faire sortir » au grand jour cet artiste discret, qui cultive le rebond et l'esquive – « l'est-ce-qui-veut » selon l'une de ses formules – sans le « réduire à » ? Embrasser les contradictions de l'exercice reste pourtant le meilleur moyen de saisir son travail, tenu dans une incertitude fertile, au seuil des interrogations.



9 Hic2, 2020, installation, filet et boule, courtesy de l'artiste, Photo © Levana Schutz.jpg

Formé à l'atelier **Claude Closky**, diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2016 et membre fondateur du collectif in.plano, **Alexis Chrun** propose des installations, sculptures, livres, créations numériques et projets éditoriaux comme autant de dispositifs enclins à nous « traîner hors » des automatismes de nos modes de représentations, à « dévoiler » leurs conditionnements, leurs constructions, leurs contingences.

Dans cet horizon conceptuel complexe, l'artiste se prête à des jeux sériels variés de déplacements de signifiants, relevés dans un champ de références culturelles hybrides. Le célèbre *Oiseau dans l'espace* (1923) de **Constantin Brancusi** se fait ainsi remarquer dans un décor de *Star Wars*, avant d'être transformé en « sculpture portée » dans un sac de sport (*Brancusi Sportbag*, 2015) ou imprimé, dans l'aplatissement exact de ses mesures, entre les pages d'un livre (*Backswing pour Birdie*, 2017). Dernière-née de cette série, l'œuvre *Final Boundaries* a pris corps dans un compte Instagram inhabituel, conçu comme un espace muséal intermédiaire. Au guichet virtuel, la visite n'est autorisée par l'artiste qu'à un seul abonné à la fois, à rebours des logiques normatives d'audience de la plateforme, afin de proposer une expérience unique et délocalisée de réception de chacune de ses expositions.

Alexis Chrun travaille également ces déplacements dans les champs prosaïques de nos environnements quotidiens. Créés pour la collection de multiples d'Artaïs, les dix papiers comptables de *Billet vert* (2020), marqués d'un dessin unique et glissés dans des posters poinçonnés, se jouent de notre système monétaire, tandis qu'un agenda s'amuse de nos exigences de productivité par un emploi du temps consacré chaque jour à une seule tâche : dormir.

Ces exercices de renversements, empreints de légèreté et d'humour, s'enrichissent de considérations graphiques et fictionnelles. L'artiste travaille ses mots en relief par l'étymologie, l'anecdote ou la fausse piste, par des installations « thermodynamiques » (*HIC*) ou des mises en forme poétiques de slogans publicitaires (*Ceci est un reflet, vous êtes une phrase écrite*). Ce travail fictionnel l'autorise à capturer, dans de récents exercices d'autoportrait et d'autobiographie, les reflets kaléidoscopiques de ses différentes facettes.

Alice Truc

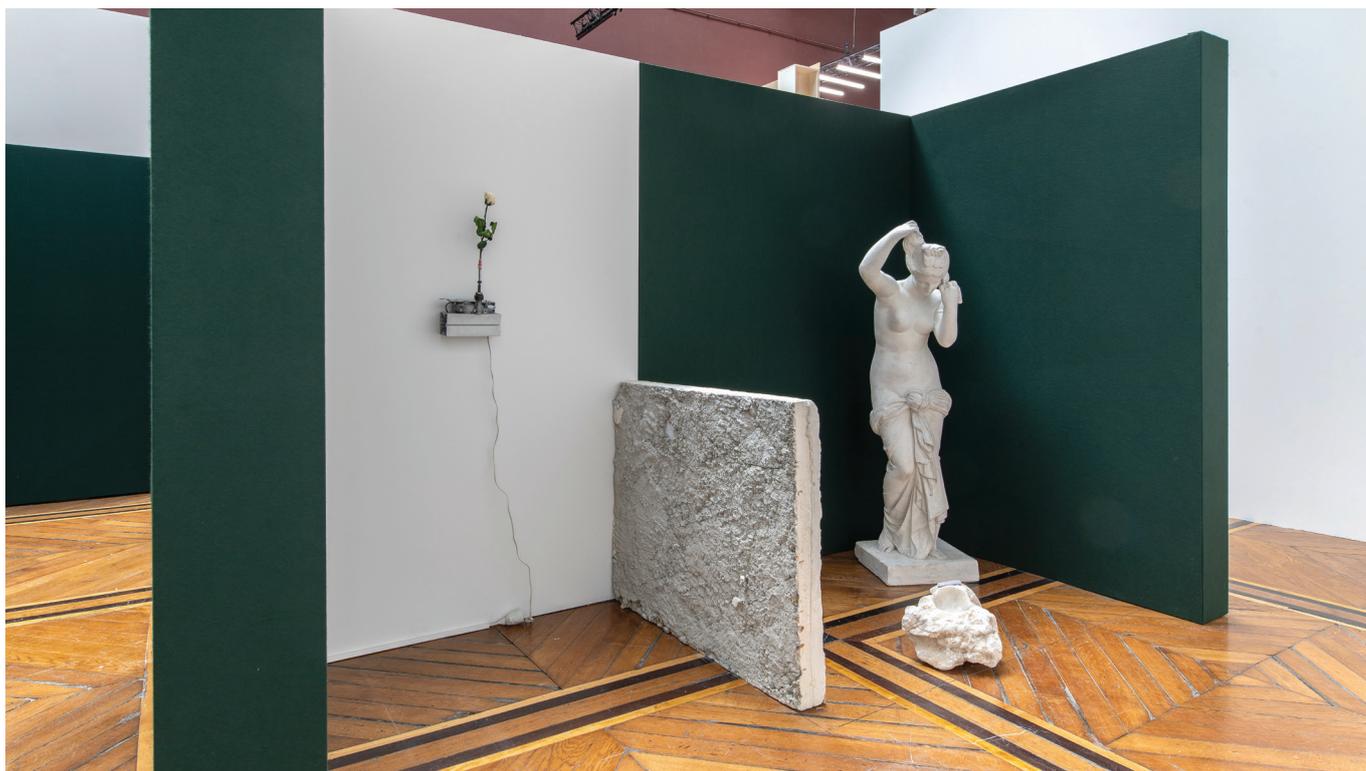
Exposition collective à in.plano

courant mai
62 avenue Jean Jaurès, L'Île-Saint-Denis

Résident à la Cité Internationale des
Arts de Paris en décembre

Le Théâtre des Expositions - Acte II

Cinq nouvelles expositions forment le deuxième acte de l'actuel Théâtre des Expositions qui aura regroupé d'ici janvier 2022 une trentaine de propositions curatoriales au Palais des Beaux-Arts de Paris. Y sont mises en scène les œuvres contemporaines des étudiant·e·s et des professeur·e·s de l'ENSBA et celles, plus anciennes, des collections de l'École.



Vue de l'exposition *Jardin secret* au sein du Théâtre des expositions Acte 2 © Nicolas Brasseur

10 *Jardin Secret* *, par **Noam Alon**, est une invitation à rejouer et / ou à déjouer le récit freudien de notre sexualité. Structurée selon le schéma psycho-sexuel du « père de la psychanalyse », l'exposition entend manifester les limites de ses recherches et de ses théories. Malgré leur obsolescence évidente, ces dernières, qui n'imposent comme « saine » que l'hétéronormativité, continuent d'infléchir la manière dont chacun·e articule son monde intérieur. Aussi, *Jardin Secret* se déploie architecturalement en labyrinthe, dispositif ludique qui permet à la fois d'évoquer le poids d'un système - les parois auxquelles on se heurte sont autant de pressions insidieuses à un choix binaire et prédéterminé - et les dissidences fabriquées par ce même système - il est possible d'emprunter un chemin différent pour s'inventer autrement.

Au Train où vont les choses **, par **Corentin Leber**, procède d'un brusque changement d'échelle. Nous, devenu·e·s colosses, nous précipitons derrière les trains électriques qui voyagent à travers les maquettes de petits mondes réalistes. Nous sommes conduit·e·s dans ces paysages familiers vers les œuvres minuscules qui y sont disséminées et qui s'érigent alors en monuments. La réduction permet aussi la contraction : la maquette favorise effectivement la cohabitation, de pratiques artistiques apparemment différentes. Plus largement encore cette exposition fait exister les limites, avant tout physiques, de l'institution d'art dans laquelle elle s'inscrit. En remplaçant, au sein des cimaises blanches, des mondes extérieurs et familiers, c'est l'imperméabilité de l'espace d'art qui est rendu perceptible.

Le Temps est détraqué ***, par **Simona Dvoráková**, pose la question du temps et de sa perception en tant qu'expériences subjectives. Ce projet phénoménologique se compose comme une partition d'œuvres qui prennent alors la qualité d'éclats. Elles agissent comme autant de *stimuli* visuels et sonores programmés dans le temps et dans l'espace. Et alors, plongé·e·s dans le noir, c'est nous qui nous trouvons exposé·e·s à elles plutôt que l'inverse : le corps se laisse aller au rêve, à l'hallucination pour se diffracter à jamais dans le présent, au passé et au futur.

Une Moraine d'objets ****, par **Yannick Langlois**, s'ouvre sur un ensemble de bustes décapités, respectivement titrés *Défi*, *Tristesse* et *Calme Majestueux*. Ils sont les vestiges atrophiés des concours de têtes d'expressions organisés au sein de l'École des Beaux-Arts pour récompenser la capacité technique des artistes à communiquer les émotions. Portraits par le mot, portraits à défaut, ils annoncent le reste de l'exposition qui fait tenir ensemble la belle hétérogénéité de trois pratiques artistiques.

Tout me trouble à la surface, par **Kathy Alliou**, est une exposition personnelle d'**Éléonore False**. Trouvant leur source dans le corpus photographique du docteur Guillaume Duchenne de Boulogne, les pièces produites par l'artiste portent le statut de cobaye et le geste médical, par-delà la rigueur et l'utilitarisme scientifique, dans le régime du sensible et de l'esthétisme. La réflexion de l'artiste est ici essentiellement plastique et se formalise dans la fragmentation et l'agrandissement des images qui sont alors données à vivre plus grandes que soi.

Bien que chaque acte du *Théâtre* soit autonome, il est important de noter qu'ils forment un tout dont la caractéristique principale est qu'ils se veulent aussi expérimentaux que l'institution puisse l'autoriser. En effet, ce large programme, conçu dans le cadre pédagogique de la filière « Artistes & Métiers de l'Exposition » qui rassemble des jeunes commissaires en résidence et des jeunes artistes en formation, entend présenter des dispositifs d'expositions innovants. Au-delà d'une sélection d'œuvres, il s'agit de porter une réflexion critique sur la nature même d'une exposition - cette dernière étant profondément secouée aujourd'hui alors que les musées et les galeries sont fermés et que la seule expérience de l'art qui nous soit encore légalement permise se situe dans des territoires virtuels, limitant considérablement le champ des perceptions à solliciter.

Ce qui ressort des cinq expositions décrites précédemment, ce sont des gestes curatoriaux très forts et assumés. Ces expositions portent un potentiel d'ambiguïté intéressant et produisent, de cette manière, un lien beaucoup plus manifeste entre les œuvres, révélant d'autant plus clairement la dynamique de chaque projet. Une fois les démarches des commissaires et des artistes mutuellement contaminées et informées, nous sommes en mesure de développer, au sein même de l'accrochage, une poésie de la collision et de l'incidence. C'est de cette manière seulement que nous serons à même de découvrir la réelle valeur d'une œuvre, d'en éprouver l'autonomie, et d'appeler à des initiatives collectives créatives et créatrices.

* (avec les œuvres de Soraya Abdelhouaret, Chadine Amghar, Hugo Bonnet, Thomas Buswell, Petrit Halilaj, Qian Han, Nino Kapanadze, Achille-François-René Leclère, Dominique Lefèvre-Desforges, Ella Navot, Julien Prévieux, Charlotte Simonnet, Violette Wood et Virginie Yassef)

** (avec les œuvres de Théo Audoire, Katia Benhaïm, Thomas Buswell, Nina Childress, Claude Closky, Margaux Cuisin, Gabriel Day, Louise-Margot Decombas, Jules Goliath, Raphael Maman, Baptiste Perotin, Nicolas Quiriconi, Eva Gabrielle Sarfati, et Les Passionnés du Train d'Élancourt)

*** (avec les œuvres de Flora Bouteille, Léa de Cacqueray, Aurélie Declercq, Katya Ev, Tania Gheerbrant, Francisco de Goya, Claire Isorni, Julius Koller, Prosper Legault, Victor Villafagne et Thomas Teurlai)

**** (avec les œuvres de Jean-Charles Bureau, Florentine Charon et Victoire Thierrée)

Le théâtre des expositions, Acte II

Jusqu'au 29 mai

Palais des Beaux-Arts

13 quai Malaquais, Paris 6e

11

Paul-Émile Bertonèche



TAYSIR BATNIJI - La mémoire de l'oubli

Première exposition monographique muséale, sous le commissariat de Frank Lamy et de Julien Blanpied, pour l'artiste franco-palestinien Taysir Batniji né à Gaza en 1966. Le parcours thématique au MAC/VAL permet de découvrir la cohérence du propos tout au long de 25 ans de création. Passant d'une pratique picturale à une pratique multimédia dans les années 2000, l'artiste fasciné par les images s'exprime au travers d'installations, vidéos, sculptures et dessins.

Identité, déplacement, traces, mémoire ...



Taysir Batniji, vue d'ensemble de l'exposition *Quelques bribes arrachées au vide qui se creuse*, MAC VAL 2021, Photo SF

Le titre « *Quelques bribes arrachées au vide qui se creuse* », extrapolé d'une phrase de Georges Perec¹, fait référence aux notions récurrentes de disparition, d'absence, d'arrachement et aux « presque riens » du quotidien.

Dans le corridor menant à l'exposition, le visiteur plonge dans le journal intime de **Taysir Batniji**, avec un ensemble d'une centaine d'images réalisées pendant le premier confinement. « Un enfermement dans l'enfermement » nous avouera –t-il. Cette œuvre intime et existentielle est une parfaite introduction au travail métaphorique et symbolique de l'artiste qui part de son cas personnel pour ouvrir la réflexion à une portée universelle. Et comme le soulignait le critique d'art John Berger, « les images permettent de faire revivre les apparences de quelque chose d'absent ».

Comment se construire face aux désastres du monde ?

Avec une pratique pluridisciplinaire, souvent sérielle et conceptuelle, où les pièces se font écho tout en étant imprégnées des courants avant-gardistes occidentaux, l'artiste rend compte d'un vécu et d'une histoire. Souvenirs visuels, sonores et olfactifs. Dès l'entrée de l'exposition, la question de l'identité est abordée avec *ID project*, récit de ses tribulations dans le but d'une naturalisation française, avec un passeport mentionnant une nat-

ionalité « undefined », une identité palestinienne non officiellement reconnue.

Un être sans-état jeté dans l'errance.

Un bruit de détonations régulières résonne dans tout l'espace. Dans une de ses six vidéos, *Bruit de fond*, l'artiste nous fixe sans tressaillir, stoïque, et nous invite à être les témoins des bombardements de 2006. Avec *Gaza Walls*, les traces laissées sur les murs, après l'arrachement des portraits de martyrs, sont une autre évocation par l'absence. Ces cadres vides, comme la grille des scotchs de l'œuvre *Absence*, font référence au groupe Support/ Surface.

Traces visibles d'images invisibles.

La série *To my brother* est un émouvant hommage, sans aucune commisération, à son frère tué lors de la première intifada de 1987. Des gravures à la pointe sèche de scènes de familles sont retranscrites

d'après des photographies, en blanc sur blanc, telles des images spectrales.

Autre questionnement récurrent, celui des deux sphères publiques et privées qui s'entrecroisent sans cesse. Dans la série *Pères*, les photographies des patriarches, fondateurs de commerces, restent accrochées au mur des échoppes parmi les rayonnages de produits divers.

Taysir Batniji porte un regard constant sur son environnement, et la question du paysage et des déplacements transparait dans de nombreuses œuvres, tantôt sous forme documentaire, tantôt onirique, se refusant à toute sorte de prosélytisme. La série des *Watchtowers*, ensemble d'images de miradors israéliens, rappelle celle des châteaux d'eau de **Bernd et Hilla Becher**, bien que prises de façon maladroite, en urgence, au vu de la dangerosité de la démarche du photographe mandaté.

Autre citation formelle de l'histoire de l'art avec *Fenêtre en voyage*, où un fragment de ciel ficelé sur un châssis évoque bien évidemment le traité de **Leon Battista Alberti** en 1435, mais aussi les travaux de **Pierre Buraglio** ou du collectif IFP.

Au temps suspendu, évoqué par un sablier couché, répond la vidéo *Voyage impossible*, où l'artiste déplace infatigablement un tas de sable de part et d'autre d'une ligne invisible. Une valise emplies de sable est posée plus loin, illustrant les vers de Mahmoud Darwich « Ma patrie est une valise ».

Et pourtant l'artiste ne se départit pas d'un certain humour (noir), notamment avec la célèbre série *GH0809#2, Gaza Houses*, créant un décalage entre le mode de présentation d'une agence immobilière et le sujet représenté dans ces images de maisons détruites par les bombardements.

Réminiscences et récurrence du motif des clefs, avec la réplique en verre du trousseau de sa maison à Gaza. Dépossession et itinérance contrainte mais espoir d'un possible retour. Son atelier nous est présenté dans une installation performative *Hannoun* où un « champ de coquelicots », hommage aux impressionnistes avec 250 copeaux de crayons rouges parsemant le sol, rend l'espace impénétrable. Allusion à l'enfance mais aussi souvenir de combattants morts pour la liberté.

Une autre œuvre à caractère performatif, *No condition is permanent* montre un empilement de blocs de savons sur lesquels l'artiste a gravé le dicton arabe « rien est permanent », adage apportant un bien fragile espoir puisque la matière est possiblement vouée à la dissolution.

À chaque nouvelle série correspond un protocole dédié.

La déambulation se poursuit laissant percevoir des dessins et aquarelles illustrant des objets porteurs de sens réalisés de mémoire, ou encore des images mentales inspirées par des souvenirs. Elle s'achève avec l'œuvre essentielle *Pas perdus*, relevés d'empreintes de pas sur ses trajets habituels, qui ne sont pas sans rappeler les images du premier pas sur la lune et la conquête spatiale par l'homme.

13

Décrire à minima, donner à imaginer.

Cette œuvre protéiforme est un dialogue permanent entre politique et art, invitant à prendre une certaine mesure du temps tout en évoquant l'histoire d'un peuple. Avec sobriété, poésie et économie de moyens, l'artiste garde une distance avec la réalité et tisse inlassablement des fils entre privé et public, concret et abstrait, visible et invisible.

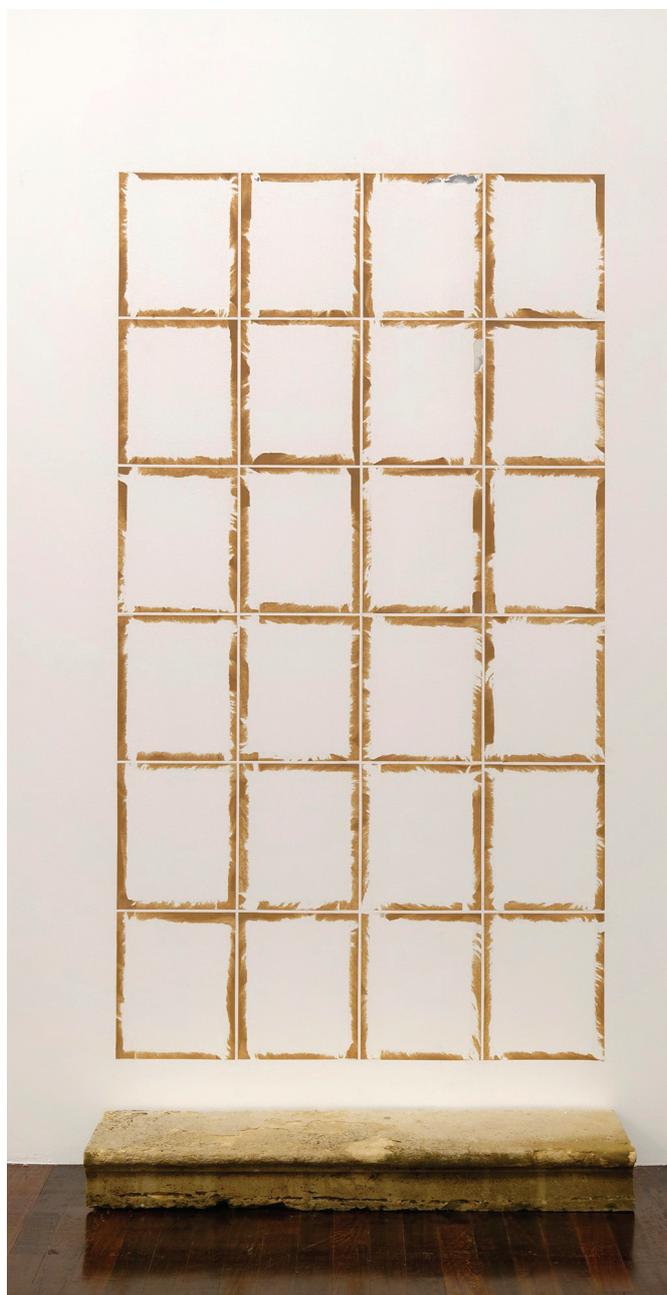
Une œuvre forte et pourtant fragile, d'une grande sensibilité, qui nous touche inmanquablement.

Sylvie Fontaine

¹Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974



Taysir Batniji, *Undefined*, 1997 (actualisation 2021), Production MAC VAL, avec le soutien d'Après-midi Lab, MAC VAL 2021, Photo © Aurélien Mole. © Adagp, Paris 2021.



Taysir Batniji, *Absence*, 1998 (actualisation 2021), Ruban adhésif kraft et pierre, Production MAC VAL, Photo © Aurélien Mole, © Adagp, Paris 2021.

Quelques bribes arrachées au vide qui se creuse

MACVAL - Musée d'art contemporain du Val-de-Marne
Place de la Libération, Vitry-sur-Seine
Jusqu'au 9 janvier 2022

GILLES BALMET - Artiste et collectionneur

Au Pavillon Carré de Baudouin, Gilles Balmet expose sa collection entamée depuis les années 2000. En introduction à cet accrochage, il réunit ses dernières séries où il expérimente des gestuelles laissant apparaître des images abstraites pouvant évoquer un paysage. Les œuvres qu'il collectionne témoignent de ses goûts pour divers médiums, majoritairement dessins et peintures, et son ouverture à de multiples thématiques, paysages, corps humain, autour du geste et de la matière.

Pauline Lisowski l'a rencontré dans son exposition.

Depuis quand collectionnez-vous de l'art contemporain et quelle est la particularité de votre démarche ?

J'ai obtenu en 2002 un dessin de **Pierre Bismuth** qu'il avait réalisé sur une simple serviette laissée sur un coin de table à l'école des Beaux-arts de Grenoble en lui demandant tout simplement. Puis, j'ai continué en échangeant mes premières pièces avec les camarades de ma promotion 2003. Il s'agit donc d'une collection d'artiste, constituée à 90 % par des échanges.

D'autre part, elle se construit aussi au fil des découvertes dans les foires, les galeries, les musées, les ventes aux enchères ... Je collectionne vraiment au coup de cœur. Je peux aussi bien aimer un peintre abstrait qu'une peinture figurative ou une œuvre conceptuelle plus raide. L'essentiel est que l'œuvre soit bonne dans son registre. Je privilégie les œuvres uniques en général **14** mais il m'arrive parfois d'acheter des éditions signées de qualité, comme le **Hans Hartung**, le **Kiki Smith** ou le **Wolfgang Tillmans**.

Votre collection reflète des choix esthétiques et votre sensibilité d'artiste. Pourriez-vous nous en parler ?

J'aime beaucoup le dessin et la peinture et ce sont donc les médiums les plus représentés dans ma collection qui dresse un panorama non exhaustif de la création française avec aussi quelques artistes internationaux. Il y a des œuvres d'artistes parfois similaires de mon travail ou très différentes avec des approches plus conceptuelles comme **Claude Closky**, **Pierre Joseph** ou **Laurence Weiner**.

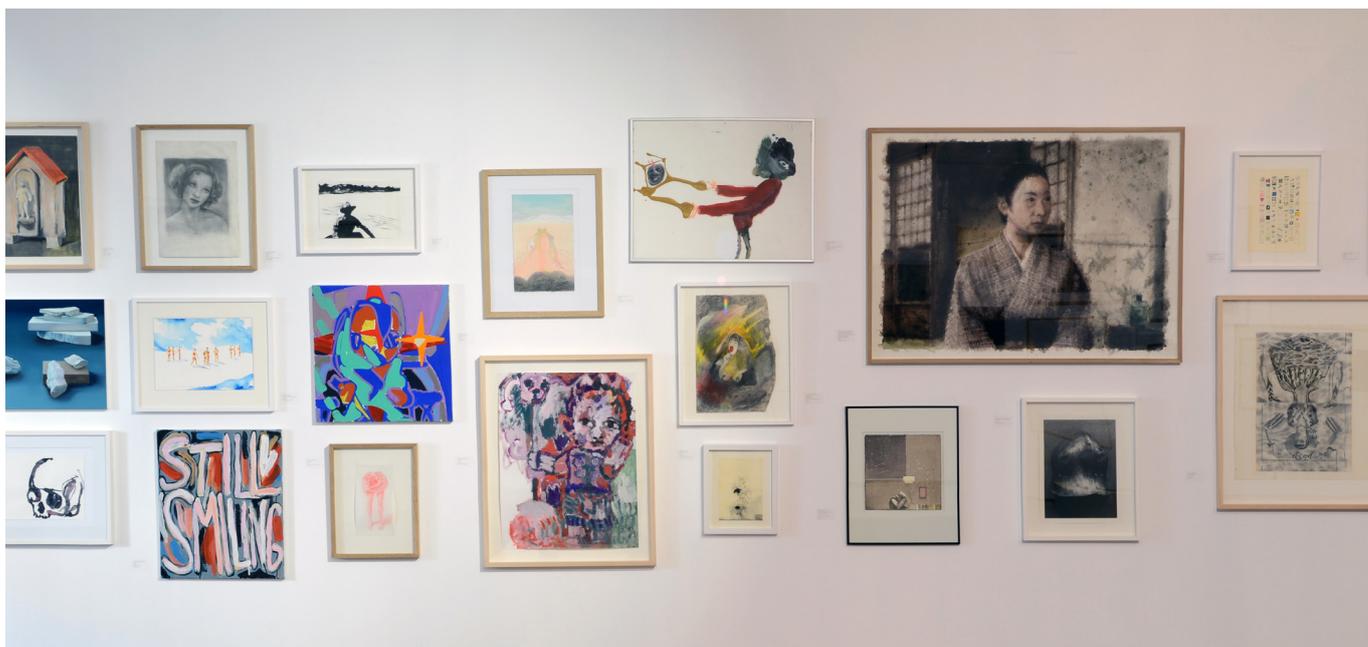
Comment avez-vous pensé l'accrochage des œuvres au Pavillon Carré de Baudouin ?

J'ai dû me limiter à un choix de 150 œuvres de la collection sur les 360 qu'elle contient, dans l'idée d'un accrochage plus ou moins ordonné façon salon avec une salle consacrée aux achats à petit prix et le plus grand espace avec les œuvres échangées présentées par thématique.

Quel conseil donneriez-vous pour commencer une collection ?

Je pense qu'il faut surtout être curieux, voir un maximum d'expositions, passer du temps dans les galeries et musées, visiter des ateliers d'artistes et en rencontrer, se rendre dans les librairies d'art et dans les maisons de ventes régulièrement, lire la presse spécialisée, se constituer une bibliothèque et commencer à acheter des œuvres au coup de cœur à des prix abordables, car cela existe et c'est absolument passionnant !

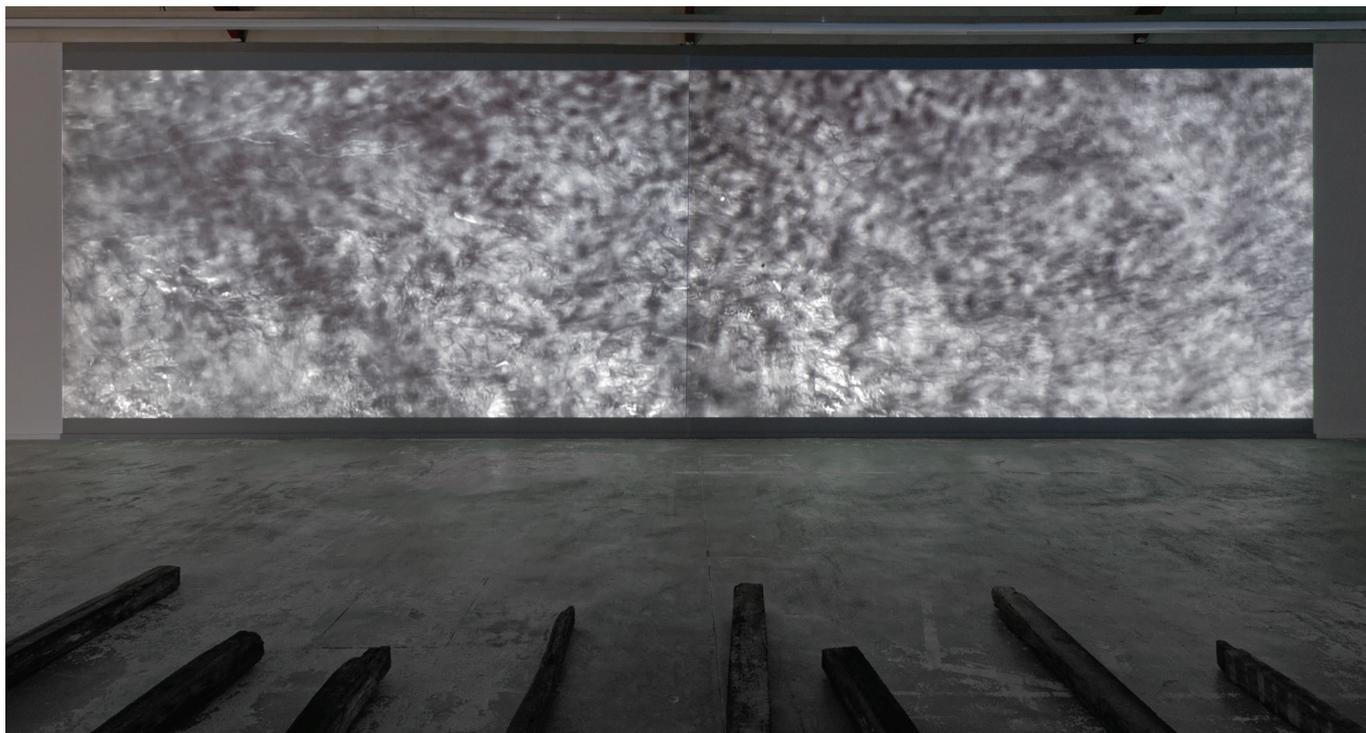
Propos recueillis par Pauline Lisowski



Happy together, photo : Gilles Balmet

Dans le prisme des sels d'argent

Silver memories, le désir des choses rares de Daphné Le Sergent au CPIF s'apparente à un voyage en des terres lointaines, basé sur une recherche autour de la photographie argentique, le minerai d'argent et l'argent monétaire. Une immersion dans un environnement visuel et sonore, où la réalité, le documentaire et l'imaginaire se confondent.



Silver Memories, le désir des choses rares, Daphné Le Sergent, Centre Photographique d'Île-de-France, 2021, © Aurélien Mole / CPIF

15 L'exposition s'inscrit dans le prolongement du travail de l'artiste dont la pratique s'intéresse aux notions de frontière, d'origine et d'histoire et fait dialoguer plusieurs médiums : photographie, vidéo, dessin, archives et installation. C'est lors de résidences en Guyane que **Daphné Le Sergent** rencontre des amérindiens et découvre une entreprise minière dans la forêt amazonienne.

Dans la vidéo *L'image extractive*, on peut lire « O garimpeiros, vous saisissez l'argent pour hisser à nos regards la préciosité qu'est l'image, vous préparez les trames de nos visions argentiques. » Plus loin évoqués les échanges commerciaux, l'épuisement du minerai, l'apparition du numérique, la fin de la photographie argentique, tout en montrant la terre, la boue et l'eau qui tournent dans des récipients, des particules affleurant la surface, et des graphiques indiquant les marchés financiers qui semblent n'avoir cessé de diriger le monde capitaliste. Jamais le « ça a été » de R. Barthes n'a résonné si juste, même si le « ça » perdu concerne plus un objet et moins un sujet.

Sans être jamais didactique, l'artiste remonte le cours de l'histoire, - les premières colonisations, l'abondance des terres conquises - et tisse des nouveaux récits, s'autorisant même quelques subterfuges.

ARTAIS #26 A l'heure du data-mining et de l'obsolescence programmée, elle recrée un Codex, inspiré d'un modèle maya, qui prophétise la disparition du minerai d'argent en 2031, ou encore un daguerréotype en or, tel que l'avait expérimenté au Brésil dans

les années 1830, l'inventeur français Hercule Florence, avant que son procédé aux sels d'or ne soit supplanté par celui de Daguerre à Paris, aux sels d'argent.

De l'ensemble découle une forme poétique et mélancolique, où « le désir des choses rares » plonge dans les racines de notre humanité, la forêt, l'eau, le chant, les nuages, une terre malléable, une vision intérieure... il est un souvenir en noir et blanc, un flux dans l'espace et le temps, une mémoire en devenir.

Marie Gayet

Daphné Le Sergent, *Silver memories, le désir des choses rares*

Jusqu'au 18 juillet

Commissariat : Daphné Le Sergent et Nathalie Giraudeau

CPIF, Cour de la Ferme Briarde, 107 av. de la République,

Pontault-Combault

Les Tanneries d'Amilly ou l'esprit du lieu

Les Tanneries d'Amilly, près de Montargis, font partie de ces jeunes centres d'art encore un peu à l'écart des circuits habituels de l'art contemporain. Mais leurs expositions dans cinq espaces (le Parc de Sculptures est pensé comme un espace d'exposition) de plus ou moins grandes dimensions aux bords du Loing valent le voyage. Depuis les débuts, les Tanneries sont dirigées par **Éric Degoutte**, véritable concepteur et « inventeur » de l'esprit du lieu. Il nous en a parlé dans un entretien réalisé à distance, COVID oblige.



Les Tanneries – Centre d'art contemporain, Vue extérieure de nuit, Photo : Takuji Shimmura, Courtesy des Tanneries – CAC, Amilly

Les Tanneries – Centre d'art contemporain d'Amilly ont ouvert leurs portes en septembre 2016. Comment est né le projet de centre d'art et comment s'est-il concrétisé ?

Une manière d'aborder cette question serait de le faire sous l'angle des premiers gestes et des pensées qui leur sont affiliées. L'origine des Tanneries est autant liée à l'émergence d'une pensée sanitaire de l'urbanisme à la fin du XIXe et au début du XXe siècle – obligeant au dépaysement, à la recherche d'un endroit dissimulé pour accueillir discrètement la métamorphose des peaux grasses – qu'à celle, fonctionnaliste, d'une architecture industrielle révolutionnant une pratique locale encore artisanale.

Mais l'origine des Tanneries est tout autant liée au temps des friches, des ruines d'une modernité renversée, dans ce moment singulier où les murs éventrés, les limites exaltées des plateaux, des plafonds, des toitures envolées, libèrent le lieu et le donnent à voir dans un émerveillement du regard.

L'architecte Bruno Gaudin et ses équipes en retiendront l'essence, menant à bien une réhabilitation qui réinvente, elle aussi, le réel et qui maintient cette matérialité première tout en donnant à voir les espaces dans leurs aptitudes à accueillir les gestes des artistes.

À ces gestes s'ajoutèrent, grâce à la détermination constante de la ville d'Amilly, tous ceux qui ont permis de donner corps et structure à l'émergence d'un lieu culturel et artistique de cette envergure. En parallèle pouvaient aussi se découvrir ceux des artistes venus trouver dans la proximité de ce territoire singulier les conditions d'y prolonger les leurs (**Erik Dietman, Janos Ber, Vincent Barré**, entre autres).

Depuis l'ouverture du centre, le projet - fondé sur l'approche du geste artistique et de ses conditions d'émergence - parachève et prolonge ces développements, dans la somme et la valeur ajoutée des gestes qui s'y déploient et qui contribuent aujourd'hui au réel de cette belle réussite.

Les Tanneries ont un fonctionnement particulier qui les distingue d'autres centres d'art. Elles sont à la fois lieu de vie, de production, d'exposition et d'échanges. Qu'est-ce qui a motivé ce choix de « multifonctionnalité » ?

L'exigence qui nous motive – de l'ensemble de l'équipe aux artistes invités – est de faire sens et de considérer pour cela que tout est lié. Le contenant (le site, le lieu, sa démesure, sa dimension patrimoniale, ses matières, ses lumières, ses sonorités), le contenu (la présence des artistes, ce qui se manifeste dans les résidences et les créations sur site, dans les temps d'accrochage, de rencontres publiques et d'échanges à travers un dialogue des idées et une poésie des esprits), l'artistique et le technique, le travail des langages (de l'esthétique à l'information, de la création à la médiation et à la communication, de l'intention à l'édition), tout tend à construire un lieu d'existences et d'expressions de gestes qui le parcourent. La singularité de notre fonctionnement est l'émanation de ces attentions, de ce souci de la dimension artistique. C'est dans cette recherche d'harmonie – qui ne signifie pas toujours concorde – que se travaille le « grain des choses ».

Depuis les débuts, vous avez construit une programmation innovante et exigeante, organisée en saisons thématiques et mêlant expositions d'artistes confirmés et présentations d'une scène plutôt émergente. Quel est le leitmotiv de cette programmation ?

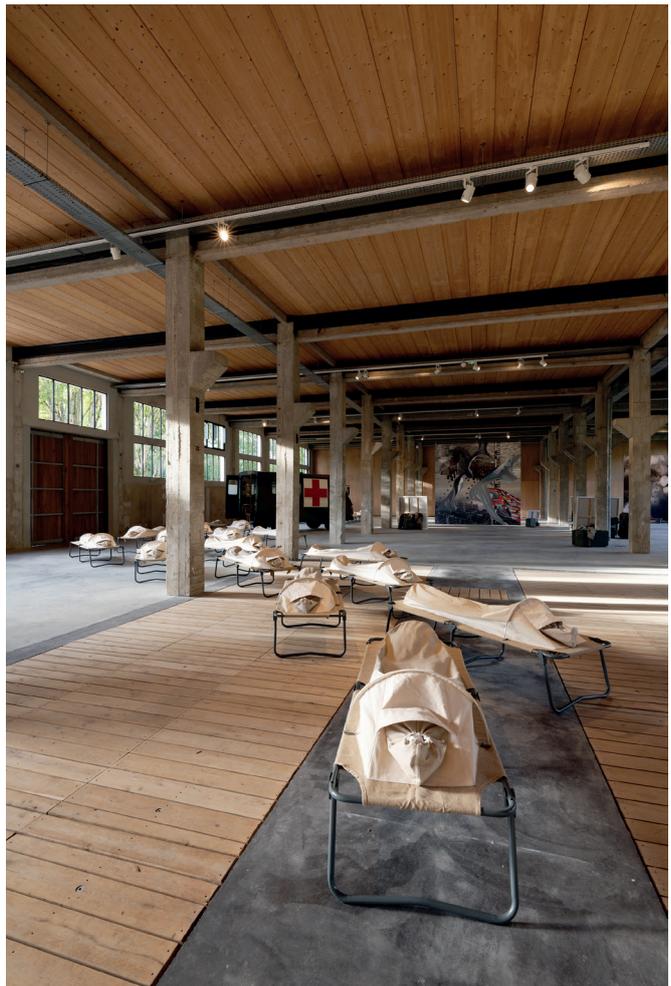
Encore une fois, le « grain des choses », dans la diversité que sous-tend mon cadre d'expérience travaillé de différences et propice au temps des approches esthétiques. Dès lors, la question de la définition et du développement d'un projet artistique ne se limite pas à un positionnement sectoriel, à une spécificité de formes artistiques ou encore à la traduction d'un parti pris préalable. Il s'envisage avant tout dans l'idée de faire continuité en travaillant la discontinuité, que ce soit dans les invitations renouvelées, au sein de chaque exposition, au fil des résurgences des œuvres (prêts de collections ou sorties de réserves) comme de l'émergence des nouvelles productions, au gré des saisons.

La saison en cours et les expositions et événementiels qui la composent ont fait et continuent malheureusement de faire les frais des restrictions sanitaires. Espérons que les expositions prolongées de **Lucy et Jorge Orta** et de **Minia Biabiany** pourront être vues du grand public, ainsi que les programmations à venir avec, notamment, une carte blanche accordée à **Bernhard Rüdiger** en tant qu'artiste et commissaire. Comment se présentera-t-elle ?

Cette carte blanche relève d'un principe constitutif du projet artistique qui accueille et soutient le développement du geste comme de sa pensée, invitant pour cela artistes et commissaires. Le projet que **Bernhard Rüdiger** a conçu s'intitule *Chambre double*, avec beaucoup de justesse. D'abord parce qu'il lui permet de penser une exposition rétrospective d'envergure de son travail qui parcourt la question du double à travers celles des registres (maquettes, sculptures, architectures), de la dualité et de la duplicité des formes. Ensuite, parce qu'il reflète sa

« double casquette » d'artiste mais aussi de commissaire, cette dernière s'activant par le biais de l'invitation faite à quatre jeunes artistes (**Francesco Fonassi, Leander Schönweger, Florence Schmitt, Michala Julinyova**) de le rejoindre aux Tanneries pour y déployer leurs gestes. Et nous donner à voir – oui nous l'espérons comme vous ! - encore une forme de continuité dans la discontinuité des formes.

Propos recueillis par Maya Sachweh



Lucy + Jorge Orta - Vue de l'exposition *Interrelations*, Grande Halle, Photo : Aurélien Mole, Courtesy des artistes et des Tanneries – CAC, Amilly, © ADAGP, Paris, 2021

Interrelations, Lucy + Jorge Orta
L'orage aux yeux racines, Minia Biabiany
Dis] Play Off [Line, exposition collective

Commissariat : Éric Degoutte
jusqu'au 30 mai 2021

Chambre double, carte blanche à **Bernhard Rüdiger**
du 26 juin au 29 août

Les Tanneries – CAC
234 rue des Ponts, Amilly (45)

Memoria : récits d'une autre Histoire

A l'invitation de Claire Jacquet, directrice du Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA à Bordeaux, Nadine Hounkpatin et Céline Seror, commissaires et fondatrices de l'agence artness et du media The Art Momentum, investissent l'ensemble des espaces du Frac et dessinent une narration autour d'un possible futur commun en trois chapitres : *De l'intime à l'universel*, *Quand la mémoire fait œuvre politique* et *Fabulations, fictions et autres imaginaires*, dont elles nous détaillent les enjeux dans cet entretien. Dans la ville de Bordeaux, cette démarche a une résonance toute particulière comme s'en empare Na Chinkua, l'une des 14 artistes du parcours.



Josèfa Ntjam, série *Hybrid Family* et *Fishtank Family's memories*, Courtesy de l'artiste et de la galerie Nicoletti Contemporary, Crédit photo : G. Deleffi

Quels sont les enjeux de cette exposition ?

Céline Seror : Nous concevons le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, le livret de visite et le catalogue éponyme comme de potentiels espaces d'expression. Des espaces collaboratifs et remplis de voix, celles des artistes mais aussi et au-delà, des intellectuels, des poètes, des philosophes invités à collaborer et à s'exprimer. L'un des enjeux de cette exposition est résumé par la phrase de **Oulimata Gueye**, inscrite sur le mur de la première salle : « Désaxer les regards pour redevenir le sujet de sa propre histoire ».

Nadine Hounkpatin : Aux côtés de **Mary Sibande**, l'artiste zimbabwéenne **Georgina Maxim** reprend également cette question de l'intime et de l'universel à travers la pratique du textile à partir d'une malle de vêtements qu'elle a reçue à la mort de sa grand-mère. Plaçant la vie de ses aïeux et de ses

proches au centre de son œuvre, elle souhaite que cette histoire personnelle et collective s'inscrive dans l'histoire de l'art. Elle se saisit de la couture comme d'un pouvoir qu'elle accepte et qu'elle transforme en une forme d'injonction. De même **Enam Gbewonyo**, dont les œuvres sont montrées pour la première fois en France, qui investit lors de performances le bas nylon couleur chair, objet intime chargé d'invisibilisation. Cette symbolique du bas nylon est reprise par **Myriam Mihindou** avec une grande force dans sa performance filmique *La Robe envolée*.

Pourquoi avoir choisi l'œuvre de Mary Sibande « Wish You Were Here » pour ouvrir le parcours ?

NH : L'artiste se saisit de l'histoire de sa propre famille, une lignée de femmes fortes et courageuses au service des riches blancs sous le régime de l'apartheid, à qui elle veut rendre hommage en cassant cette fatalité. Cette sculpture à la taille exacte de Mary

représente son alter égo Sophie qui évolue au fil de sa carrière. Sophie, c'est ainsi que l'on dénommait les domestiques noires pour éviter d'utiliser leurs noms sud-africains. Marie donne à Sophie, malgré ses attributs de servitude, un nouveau rôle et la place au centre de l'histoire comme détentrice du fil de cette narration, d'un rouge sanglant comme trace et résurgence de cette violence dans le présent. Si elle a conscience de ce passé, Sophie/Mary, dans une nouvelle « majestuosité », a conscience de sa capacité à réécrire la suite du récit avec la lettre S en héraldique qui évoque son prénom et Superwoman. Le fil de la narration, de l'histoire familiale et collective, devient alors porteur d'espoir.

Comment les artistes nous invitent-ils à imaginer un futur commun possible ?

NH : Les artistes ont cette capacité à puiser dans nos mémoires, à continuer à les faire vivre, expliquer nos présents, exposer des vérités pour pouvoir dessiner des futurs possibles. Possibles, et j'insiste car si et seulement si l'on accepte certaines choses du passé. Ce sont, comme le résume **Josèfa Ntjam**, des récits « futuribles ».

CS : J'ajouterai également la notion du collectif, inhérente à

l'exposition, qui nous invite à nous interroger sur notre propre individualité et à notre capacité à nous refléter les uns avec les autres dans ce futur commun.

Quelle est la portée et la place du politique dans cette exposition ?

CS : Nous avons conçu cette exposition comme une proposition. L'aspect politique est non pas imposé mais laissé à chaque interprétation personnelle. Ces temps de respiration, ces espaces qui restent disponibles autour des œuvres, permettent de véritablement se les approprier et en décrypter la force. Le regardeur est libre de prendre cette exposition comme un point de départ vers une réflexion personnelle et universelle, présente et future.

NH : Le politique est là, sous-jacent mais à la manière d'un Frantz Fanon qui, dans l'introduction de son ouvrage *Peau noire, masques blancs*, écrit : « Je n'arrive point armé de vérités décisives. Ma conscience n'est pas traversée de fulgurances essentielles. Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses soient dites. Ces choses, je vais les dire, non les crier. Car depuis longtemps, le cri est sorti de ma vie ».

Propos recueillis par Marie de la Fresnaye



Mary Sibande, *Wish You Were Here*, 2010, Collection Gervanne et Matthias, Leridon. Photo : Momo Gallery, Crédit photo : G. Delefl

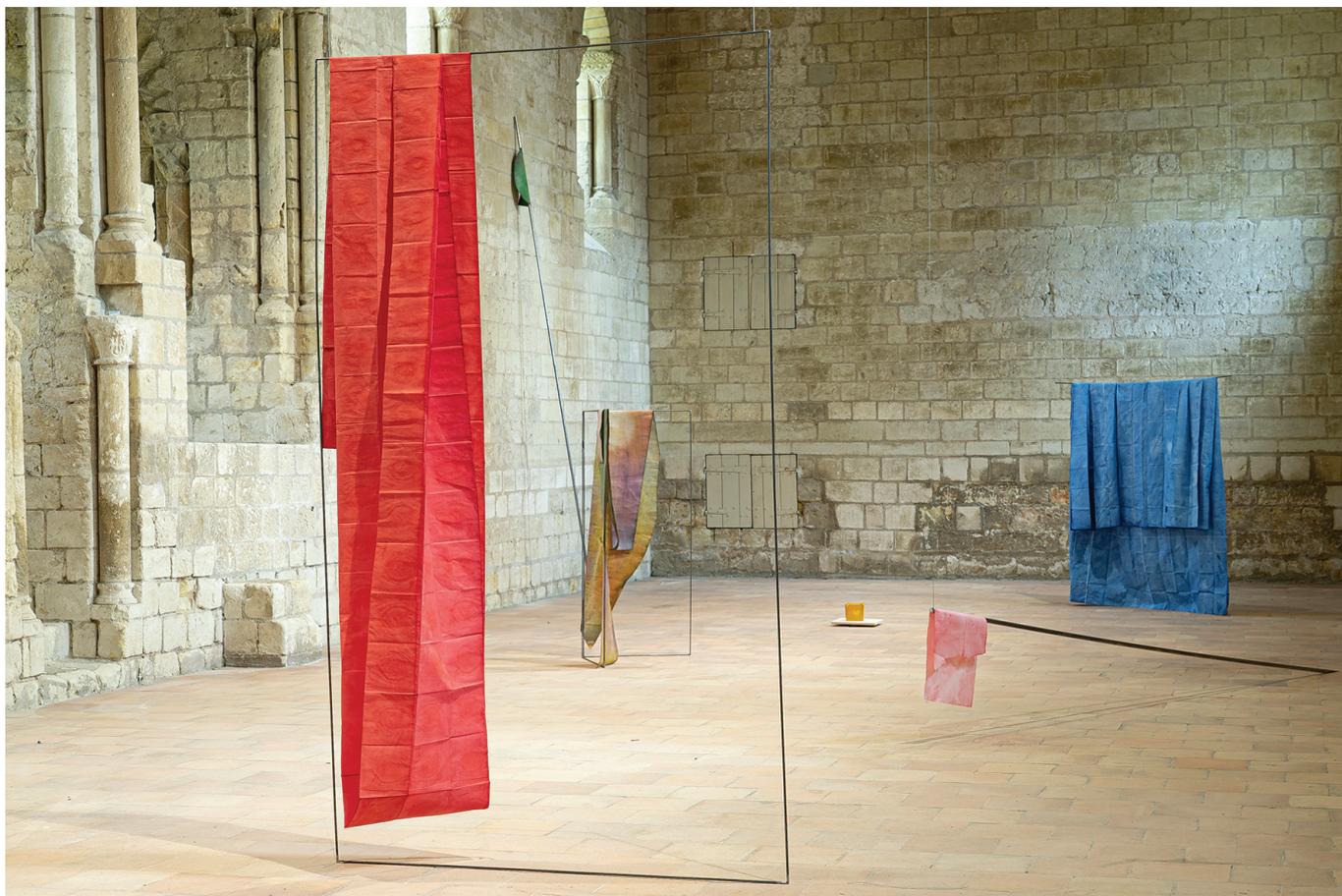
Memoria : récits d'une autre Histoire

Jusqu'au 20 novembre 2021

Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA
Corto Maltese, La MÉCA 5 parvis, Bordeaux

Tandis que le fleuve s'écoule

L'exposition *Les portants* de Natalia Jaime-Cortez au Prieuré Saint-Cosme en Touraine était prévue au printemps 2020. Elle faisait suite à une résidence de l'artiste dans ce site où vécut le poète Pierre de Ronsard. Un an plus tard, dans le cadre de la manifestation « Habiter le lieu », sous le commissariat d'Anne-Laure Chamboissier, l'artiste retrouve le site et propose un parcours in situ entre matérialité du papier, couleur, lumière et fluidité.



Natalia Jaime Cortez, vue d'ensemble, Prieuré Saint-Cosme, 2021, © Christophe Raimbault

Natalia, vous investissez au Prieuré Saint-Cosme une partie des lieux, le réfectoire, le bureau de Ronsard, la bibliothèque. Se glisse-t-on facilement dans un lieu de patrimoine chargé d'histoire ?

Pendant ma résidence, j'ai cherché à accueillir toute la diversité de ce site sans m'attacher à quelque chose de particulier. J'ai été marquée par l'architecture du lieu, la relation très forte au jardin et par la présence de la Loire. Ce qui m'importe c'est d'entretenir une conversation ténue avec ces éléments présents, tout en essayant d'amener le visiteur hors de ce patrimoine justement. Afin de créer des ouvertures, dépasser l'histoire, amener de « l'ailleurs ».

Sinon, la vidéo *Le Rose* filmée dans le jardin du prieuré est un clin d'œil à Ronsard, et ramène aussi à la matérialité concrète de ma pratique avec le papier.

Cette année, vous avez décidé de suspendre vos papiers au lieu de les installer sur des portants, comme initialement prévu. Est-ce pour travailler sur un aspect plus sculptural ?

En effet, il ne s'agit plus tout à fait de portants au sens concret de l'objet mobile que j'avais imaginé. Les papiers sont suspendus, déposés, assemblés sur des tiges ou des structures de métal

venant construire un espace et une circulation dans l'imposante architecture de pierre de tuffeau. Leur couleur agit comme une ponctuation, un rythme, elle se déploie, ouvre des espaces, des fenêtres. J'ai toujours appréhendé mon travail du côté de la sculpture, et certainement que cette installation en affirme sa dimension. Ici, je joue aussi avec l'échelle. La série des *Butinages* est faite de tous petits morceaux déchirés et assemblés tandis que pour d'autres pièces j'aime l'épaisseur texturée et « bouffante » d'un très grand papier (70 m²) fait de plis et de replis. Enfin la lumière des vitraux a toute son importance, elle modèle l'installation au fil des mois, révélant tel ou tel morceau de couleur dans la transparence du papier.

Vous présentez une vidéo où l'on vous voit tremper du papier dans le Mékong et une photo prise sur les bords de l'Euphrate lors d'un voyage en Syrie avant la guerre. Quel rapport au fleuve entretenez-vous ?

Mékong (2016) marque un point de rencontre entre ma pratique picturale et celle de la performance. Ce geste de tremper un papier plié, comme ceux que je trempais dans l'encre et les pigments, dans un fleuve m'a beaucoup marquée. J'ai eu envie que ce geste entre en résonance avec la Loire. L'Euphrate, quant

à lui, permet de créer une boucle avec le lieu. Enfouie dans du plâtre fait avec de l'eau des marais salants de Guérande, la photo est présentée en extérieur auprès des statues de Cosme et Damien, les deux frères médecins venus de Syrie. Le sel ne permet pas le séchage du plâtre. L'œuvre va cristalliser, suinter, se détériorer tout au long des quatre mois de l'exposition. Quelque chose du prieuré va s'inscrire en cette pièce.

Le 20 mars, jour du printemps, vous avez trempé un papier dans la Seine. Ce même papier, vous allez le faire tremper à nouveau dans la Loire le 20 juin, lors d'une performance publique. Pourquoi refaire ce geste ?

Je crois que les fleuves sont des lieux qui font appel. Ce mouvement de l'eau éveille des récits et des liens. Un papier qui boit l'eau d'un fleuve convoque « l'ailleurs » géographique de façon invisible dans un principe de porosité. Le contexte sanitaire actuel, l'impossibilité concrète et généralisée de circuler librement m'ont donné envie de reprendre ce geste de trempage. J'ai le projet de faire circuler, par voie postale, plusieurs papiers pliés à travers le monde pour que des artistes puissent les immerger à leur tour. C'est une façon de créer une communauté autour d'un geste simple proche d'un rituel, que chacun peut habiter à sa façon.

Est-ce que cette résidence et cette exposition ont changé quelque chose dans votre pratique ?

J'ai mis de côté mes surfaces crayeuses et pigmentées pour revenir à la fluidité de l'encre. Travailler la liquidité de la couleur et sa transparence. Faire un monde de flaques et d'évaporation plutôt que de grains pulvérulents et de minéraux. Revenir à l'eau, qui recouvre 72% la surface de la Terre, « à perte de vue la platitude fabuleuse et soyeuse et du delta* ». La Loire a finalement infusé de bien des façons.

Propos recueillis par Marie Gayet

*Citation de *L'amant*, Marguerite Duras, et titre d'une pièce sonore, 2020.



Natalia Jaime Cortez, 70m2 de bleu, 2019, courtesy de l'artiste

Natalia Jaime-Cortez, Les portants

Jusqu'au 19 septembre 2021

Performances les dimanches

20 juin et 19 septembre

Prieuré Saint-Cosme - Demeure de Ronsard

Rue Ronsard, La Riche (37)

Dans le cadre de #habiterlelieu <http://www.champrojects.com>



L'espace où j'ai recommencé à faire de l'art

En mars 2020, à l'annonce du premier confinement, l'artiste Paul Maheke publiait sur le site documentations.art une lettre ouverte intitulée *L'année où j'ai arrêté de faire de l'art. Pourquoi le monde de l'art doit soutenir les artistes : envisager la solidarité au-delà des enjeux de la représentation*. Avec ce texte, un appel était lancé aux structures d'un milieu déjà précaire et fragile, mis à mal par le gel imposé de ses mécaniques fatiguées. Quand la culture est à l'arrêt, comment, où et avec qui s'organiser pour permettre à la création contemporaine de continuer d'exister ?



22

Vue d'exposition *The Modern Dog Painter*, commissariat de l'artiste Charles Hascoet avec Diane Dal-Pra, Cyril Debon, Jackson Denahy, Théodore Géricault, Charles Hascoët, Briec Rémy, Robert Roest, Constance Tenvik, Abdul Vas, Photo : Romain Darnaud

En octobre 2020, à l'annonce d'un deuxième confinement et forcé de constater les profondes lacunes des mesures de soutien mises en place, un autre artiste, **Melchior de Tinguy**, entend la détresse de tout un milieu. Autorisé à investir un vieil appartement au 23 rue de Lille, dont les travaux sont suspendus et qu'une heureuse ironie du sort veuille qu'il ait été l'un des lieux de résidence de Karl Marx, il distribue quatorze cartes blanches aux artistes et commissaires qui forment son réseau. Avec son architecture marquée et sa discrétion intimiste de fond de cour, le Karl Marx Studio Space est investi successivement par des expositions toutes radicalement différentes mais unies par un même esprit de liberté, de plaisir et de qualité.

La première carte blanche donne le ton. Sur une proposition de l'artiste **Édouard NG**, 4^{ème} période intermédiaire déploie dans les 25m² du studio des objets à la fois autonomes et en conversation fructueuse, réussissant le pari de l'exposition de groupe dans un espace pourtant difficile à appréhender. Celles qui lui succèdent maintiennent le niveau.

Avec *Choc Psycho*, **Mario Picardo**, d'abord invité comme artiste, s'essaye au commissariat et offre un shot de dopamine coloré aux curieux, qui par le bouche-à-oreille sont de plus en plus nombreux à découvrir l'espace. **Charles Hascoet** propose, lui, une joyeuse exploration des sensibilités picturales de chacun des

dix artistes qu'il invite autour de "l'exercice canin", sous l'œil rond, autoritaire mais bienveillant de la *Tête de bouledogue* de **Théodore Géricault** prêtée pour l'occasion.

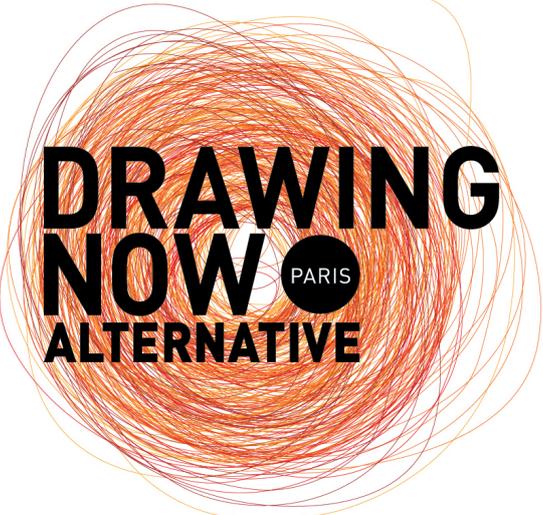
L'intelligence de la carte blanche, c'est aussi la possibilité pour les artistes d'expérimenter l'exposition individuelle en totale liberté. On aura ainsi pu voir les travaux poétiques de **Louis Verret** autour du livre comme objet mémoriel, les peintures sphériques issues des expérimentations de **Jean-Baptiste Bernardet** ou les impressionnantes sculptures lumineuses de **Paul Créange** dialoguer avec l'espace pour mieux se révéler.

Politique malgré lui, l'artist-run space propose ainsi une persistance spontanée sachant s'adapter à la météo sanitaire et insuffle l'espoir d'une alternative aux modes traditionnels de monstration des œuvres. La communauté enthousiaste qu'il a su créer devrait persister jusqu'à l'accrochage sauvage d'une soixantaine d'artistes ayant participé à cette aventure et qui en marquera la fin avant de s'immortaliser dans une édition.

Antoine Champenois

Karl Marx Studio Space
23 rue de Lille, 75007, Paris
Réservations : @karlmarxstudiospace

NOUVEAU LIEU - 14^E ÉDITION !



**DRAWING
NOW** PARIS
ALTERNATIVE

LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN

DU **10 AU 13 JUIN 2021**
FROM **JUNE 10TH TO 13TH 2021**
42 RUE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE
PARIS 12^e | (M) BASTILLE

35 GALERIES EUROPÉENNES
EUROPEAN GALLERIES

www.drawingnowartfair.com
[@drawingnowartfair](https://twitter.com/drawingnowartfair)

Soutenu par



FR Fondation
d'entreprise
Pernod
Ricard

Ouverture prochaine



Le Monde madame



1 Cours Paul Ricard Paris 8^e
à proximité de la Gare Saint-Lazare

Entrée libre

fondation-pernod-ricard.com

KADIST – Au service d'un art engagé



Vue de l'exposition personnelle de Shooshie Sulaiman, *Malay Mawar*, KADIST Paris, 2016, Photo : Aurélien Mole

Organisation à but non lucratif créée en 2001 et sous l'égide d'un fonds de dotation depuis 2019, KADIST envisage la culture comme témoin de transformations sociales soutenant un art contemporain engagé et décentralisé. L'une des autres spécificités de KADIST, dont elle est fière, c'est que ses deux lieux permanents, à Paris et à San Francisco, sont de véritables lieux de vie. Aujourd'hui, KADIST est devenu une grande famille artistique, multiculturelle et translocale.

24

Au départ, Vincent Worms et Sandra Terdjman initient dans les années 2000 une collection avec des artistes européens, moyen-orientaux et américains. Celle-ci s'enrichit progressivement de pièces d'artistes sud-américains, asiatiques et africains et s'intéresse à tous les médiums – peinture, photo, installations et performances –. Un comité d'acquisition, composé de professionnels à travers le monde, permet de repérer les meilleurs artistes émergents dans leur domaine et d'acheter une centaine d'œuvres chaque année. Aujourd'hui, la collection contient plus de 1600 œuvres d'artistes de plus de 120 nationalités.

Les artistes sont bien le socle de la politique très innovante de cette structure atypique d'art contemporain, enrichie par l'apport de la culture philanthropique ancrée dans la tradition de la famille Worms. Dans cet esprit, KADIST répond aux forces sociales et politiques urgentes de notre temps et facilite de nouveaux échanges entre les cultures à travers des expositions, des résidences, des événements et des programmes éducatifs. Ils sont le fruit de collaborations avec des artistes, des commissaires d'exposition et des institutions artistiques sur les cinq continents et affirment ainsi que certaines des voix artistiques les plus importantes se trouvent au-delà de nos propres localités. Plus récemment KADIST a développé des expositions en ligne et une plateforme de ressources KADIST Video Library (KVL) : une

plateforme de streaming conçue pour faciliter l'accès gratuit aux œuvres vidéo d'artistes représentés dans la collection via <https://kadist.org/kvl/>.

Émilie Villez, la directrice de l'espace parisien et Martina Sabbadini, responsable de la collection et de la communication nous rappellent que, depuis son ouverture en 2006 et sa rénovation en 2019 en collaboration avec l'architecte Nina Safainia, Paris s'inscrit totalement dans la philosophie générale de KADIST. C'est un lieu de résidence pour les artistes, commissaires d'exposition et critiques étrangers d'une durée de trois à six mois se finalisant avec une exposition, la production de nouvelles œuvres, des conférences et des workshops. Pour les artistes – une de leurs œuvres doit faire partie de la collection – c'est une véritable mise en réseau, un accompagnement dans la rencontre de professionnels de l'art contemporain.

Nous avons évoqué ensemble l'une des dernières expositions *Pink as a Cabbage/ Green as an onion/ Blue as an orange*, de l'artiste **Asli Cavusoglu** en janvier dernier à KADIST Paris et qui sera présentée cette année à EK BIC YE IC à Istanbul, une entreprise sociale qui gère des fermes urbaines, des restaurants et des ateliers éducatifs en Turquie. L'œuvre présentée à Paris prenait la forme d'une installation composée de quinze tissus de différentes tailles, aux textures et rythmes visuels variés dont les couleurs sourdes rappelaient celles de la terre. L'accrochage évoquait les boutiques d'un bazar et instaurait un lieu d'échange entre les visiteurs et les œuvres. Un exemple de mise en espace très percutant de la démarche si particulière de KADIST s'intéressant à tous les lieux de résistance et à des systèmes de valeur qu'il est important de placer au cœur des politiques aujourd'hui.

La prochaine exposition devrait ouvrir dès la fin du confinement et se prolonger tout l'été : *Not Fully Human, Not Human at All*,

sous le commissariat de **Nataša Petrešin-Bachelez**, avec les artistes **Saddie Choua, Valentina Desideri, Denise Ferreira da Silva, Arely Amaut, Nilbar Güres, Ibro Hasanović, Doruntina Kastrati, Olivier Marboeuf, Daniela Ortiz, Lala Rašić, Kengné Tégua**.

Cette proposition s'intéresse à la déshumanisation qui se produit en Europe, un processus généralement entendu comme la dégradation de la vie humaine exercée par des humains sur d'autres humains. En Europe, plusieurs occurrences politiques et sociales ont conduit à des politiques migratoires plus strictes, à de nouvelles formes de nationalisme, à des restrictions sur l'accès à la santé, à la dégradation des droits des travailleuses et à la réévaluation de la définition culturelle et géographique de l'Europe.

Le titre *Not Fully Human, Not Human at All*, fait également référence à l'essai de Donna Haraway, *Ecce Homo*, « *Ne suis-je pas une femme ?* » et autres *inappropriées : de l'humain dans un paysage post-humaniste*. Un texte qui remet en cause les revendications universelles de l'humanisme des Lumières pour proposer les modalités de ce qu'elle nomme une humanité collective.

Ces deux exemples expliquent encore mieux les spécificités de KADIST dans la sphère de l'art contemporain : une organisation flexible, évolutive et responsable, capable de répondre aux enjeux de notre époque tout en gardant une qualité exceptionnelle pour les œuvres qu'elle présente.



Vue de l'exposition personnelle d'Aslı Çavuşoğlu, *Pink as a Cabbage / Green as an Onion / Blue as an Orange*, à KADIST Paris, 2020, Photo : Aurélien Mole

Françoise Docquiert

Kadist
21 Rue des Trois Frères, Paris 18e



Vue de l'exposition collective *Not Fully Human, Not Human at All*, Kunstverein Hamburg, 2020, Photo : Fred Dott

Art Paris 2021 - Passionnément peinture

Pour sa 23^e édition, Art Paris non seulement déménage mais se renouvelle, pour devenir résolument un salon « manifeste » d'une peinture figurative « new-look ». Guillaume Piens, commissaire général, et Hervé Mikaeloff, commissaire invité, en dessinent les contours.



26

Alin Bozbiacu (1989), *Choreography of the Present*, 2021, Courtesy l'artiste et Galerie Suzanne Tarasieva

Guillaume Piens, pourquoi qualifier d'exception cette édition 2021 ?

L'on quitte le Grand Palais en travaux pour le Grand Palais Éphémère de Jean-Michel Wilmotte, à l'architecture sobre, majestueuse, avec son immense ouverture vitrée sur le Champs de Mars et la Tour Eiffel, qu'Art Paris va inaugurer. Exception avec une liste de galeries de premier plan comme Continua, Lelong, Mennour, Perrotin, Rech, Ropac. Des nouveaux venus, tels Marguo [fondée en octobre 2020] qui présentera **Zhang Yunyao**, ou Berès [fondée en 1952] avec **Mathieu** et **Vasarely**. Cette année 140 galeries de 20 pays sont présentes, alors qu'elles étaient 112 de 12 pays en 2020.

Votre ouverture n'est donc pas seulement hexagonale ?

Si Art Paris met en avant la scène française, nous continuons à être une foire de découvertes, de mixités. Je rappelle les Focus précédents avec l'Asie, l'Afrique, l'Amérique Latine, l'Espagne et le Portugal. Forte de son cosmopolitisme, cette manifestation accueille toujours des galeries venant de géographies lointaines, avec La Balsa Arte de Bogota, Rebelde du Guatemala, De las misiones de Montevideo, Jooun de Séoul ou Le Guern de Varsovie. Il n'y aura pas de Focus dédié à une scène étrangère cette année mais une thématique centrale sur le retour de la peinture figurative portée par Hervé Mikaeloff. L'accent est volontairement mis sur Paris et sa renaissance, « the place

to be » aujourd'hui avec ses nouveaux lieux et des galeries internationales nouvellement implantées.

Parler de la peinture dans une époque post-duchampienne n'est-ce pas étonnant ?

La génération des jeunes artistes passe par une figuration très liée au besoin de retrouver l'humain et le goût de la manière incarnée. Je songe à **Marcella Barceló** (Anne de Villepoix) ou à **Alin Bozbiacu** (Suzanne Tarasieva) dans leur figuration onirique d'un monde très déshumanisé. L'hommage à ce médium dépasse largement le cadre de la sélection d'Hervé Mikaeloff autour du thème « Portrait et figuration. Regard sur la scène française ». De nombreux exposants ont, en effet, accepté de se rallier à ce thème, traduisant ce retour en force de la figuration, régulièrement enterrée en France, mais plus vivante que jamais.

Sans dévoiler ce que l'on verra, pouvez-vous l'évoquer ?

Un parcours pensé, à la fois mixte, divers, suscitant la découverte et la passion. Outre le choix d'Hervé Mikaeloff, réunissant 20 artistes de 18 galeries, il y aura une vingtaine de solo shows à découvrir ainsi que « Promesses », un secteur sponsorisé par la foire qui soutient la création émergente et les galeries de moins de 6 ans, dont Rebelde du Guatemala, Véronique Rieffel d'Abidjan, les marseillais DoubleV et Le Cabinet d'Ulysse. Notre

parcours VIP met l'accent sur les nouveaux lieux : la Fondation Pernod Ricard, le Fonds de dotation Bredin Prat, Poush, mais aussi le Fonds d'art contemporain-Paris Collections, Carnavalet et le Musée de la Chasse et de la Nature rouvrant après travaux ou l'empaquetage par Christo et Jeanne-Claude de l'Arc de Triomphe.

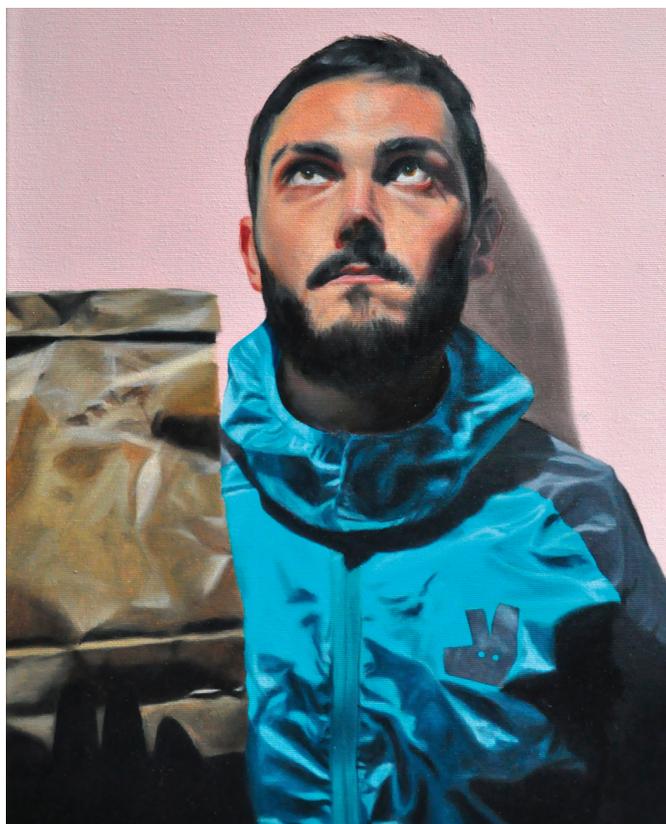
Hervé Mikaeloff, dans votre choix de la pratique de 20 artistes de la scène française, vous avez privilégié le portrait et la figuration, la figuration au sens classique de la figure, de la représentation humaine. Nulle ouverture sur la nature morte ou le paysage ?

La volonté de traiter le portrait ou l'autoportrait est présente dans ma sélection mais, si l'on regarde de près, les corps de **François Malingrèy** sont bien là dans l'atmosphère de ses mystérieux paysages.

*Vous montrez un panorama éclectique et foisonnant d'artistes. 35 ans séparent **Arnaud Adami** (1995), étudiant aux Beaux-Arts de Paris, de **Marc Desgrandchamps** et **Yan Pei-Ming**. Quelle est la place du portrait dans l'attitude, aujourd'hui décomplexée, par rapport à l'histoire de l'art ?*

La scène française est diverse, la peinture coexiste avec d'autres médiums, elle n'est nullement ostracisée ; ce sujet n'est pas facile mais interprété de différentes façons. Dans cette idée du portrait, l'artiste est dans un constat d'introspection, dans la recherche de retrouver une identité ou quelque chose de personnel, une intimité, une évidence à revenir à l'essentiel dans notre temps troublé comme **Alin Bozbiciu** (Suzanne Tarasiève)

27



Arnaud Adami (1995), Samuel, 2020, Courtesy l'artiste et H Gallery

qui torture les corps ou **Bilal Hamdad** (H Gallery) dans ses portraits urbains scénographiés.

*Revenons aux deux figures « tutélaires » : **Yan Pei-Ming** et **Marc Desgrandchamps**, nés en 1960.*

Yan Pei-Ming (Thaddaeus Ropac) a toujours été figuratif dans son introspection, sa représentation ou celle de sa famille. Le regard qu'il apporta à ses débuts était nouveau dans cette fulgurance du mouvement et de la composition théâtrale.

Marc Desgrandchamps (Lelong & Co) est moderne dans sa réflexion sur la composition, il libère la figuration et ouvre sur autre chose, la fiction surgit de sa peinture. Je peux aussi citer **Laurent Grasso** (Perrotin), revisitant la période classique dans un univers actuel, twisté par l'apport d'un élément contemporain, perturbateur, se jouant des codes de la peinture classique.

Thomas Lévy-Lasne (*Les Filles du Calvaire*), attentif à l'hyperconnexion, aux désastres écologiques, dont « la peinture tourne autour d'une esthétisation calme du réel », comme il le souligne, est l'un des artistes choisis. Quelques autres noms ?

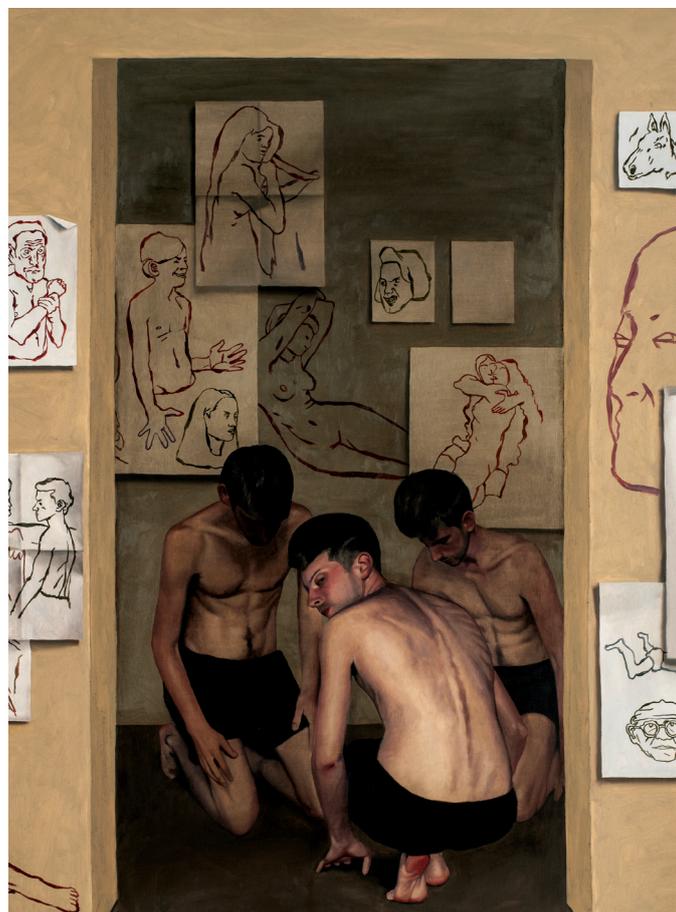
Nazanin Pouyandeh (Sator) pour sa puissance narrative à représenter le corps. **Ana Karkar** (Hors-Cadre) et la distorsion du corps en une approche mentale. **Guillaume Bresson** (Nathalie Obadia) créant une vie autour de ses personnages au-delà d'une scène urbaine scénographiée. **Arnaud Adami** (H Gallery) dans le reflet de la précarité de notre société.

Propos recueillis par Gilles Kraemer

ART PARIS 2021

Grand Palais Éphémère, Paris 7e

Du 9 au 12 septembre 2021



François Malingrèy (1989), Dans la maison aux dessins, 2019, Courtesy l'artiste et Galerie Le Feuivre & Roze

Ouverture de la Drawing Factory

Christine Phal et sa fille Carine Tissot élargissent leur champ d'action. Après la Drawing Now Art Fair, le Drawing Lab et le Drawing Hotel, elles viennent de créer la Drawing Factory dans un ancien hôtel au 11 avenue Mac Mahon, près de la place de l'Étoile.



Vue de la façade, Crédit : Drawing Factory

installation évolutive et totale dont les multiples ramifications rassemblent rebus du quotidien, cosmogonie du merveilleux et citations multiples. **Camille Chastang**, à partir de carnets de croquis qui se déploient sur différents supports, assume le côté subversif et résistant du dessin. **Maxime Verdier** se concentre sur la forêt, lieu merveilleux et angoissant, comme il le traduit notamment par ces feux de camp de son adolescence, « des îlots de sécurité trompeurs ». **Louise Vendel** a apprécié la variété des profils sélectionnés dans une même émulation en cette période. Elle compte expérimenter des formats inédits qu'elle ne peut se permettre d'habitude. **Chloé Dugit-Gros** poursuit ses expérimentations en tapis et tapisserie et commence un film d'animation, travail au long cours, avec des dessins abstraits qu'elle réalise à l'aide d'une palette graphique sur ordinateur.

Marie de la Fresnaye

DRAWING FACTORY

11 avenue Mac Mahon, Paris 17e
Du 22 mars au 20 septembre 2021

28 Cette initiative de caractère temporaire, en partenariat avec le promoteur immobilier Soferim, depuis longtemps engagé dans le mécénat en faveur de la création émergente, est soutenue par le CNAP qui alloue des bourses à la trentaine d'artistes sélectionnés sur appel à projet.

Sur les 1500m² de l'immeuble, un foyer au rez-de-chaussée est dédié aux rencontres, workshops et créations in situ, tandis que les 32 ateliers sont répartis sur les cinq étages. D'une superficie de 13 à 20 m², chacun est aménageable selon les envies et besoins des artistes. S'ils investissent tous différemment les lieux, ils revendiquent cette pratique dans une approche exclusive et engagée.

Camille Fischer, installée à Strasbourg, a saisi cette opportunité d'échanges et de visibilité accrue. La mode, le bijou, la performance agissent avec le dessin dans une esthétique baroque et primitive. **Vanina Langer** apprécie l'identité de cet ancien hôtel qui dégage une atmosphère particulière. Son projet est une

La 14^{ème} édition de la Drawing Now Art Fair se tiendra dans un format alternatif autour de 35 galeries internationales du 10 au 13 juin 2021 dans un nouveau lieu au 42 rue du Faubourg Saint-Antoine. Le Prix Drawing Now 2021 y sera décerné. L'exposition de la directrice artistique Joana P. R. Neves, *Drawing Power*, en partenariat avec le Frac Picardie, se déroulera en parallèle à Amiens puis au Drawing Lab sur la période estivale.



Vue d'atelier de Marie Havel, Crédit : Drawing Factory

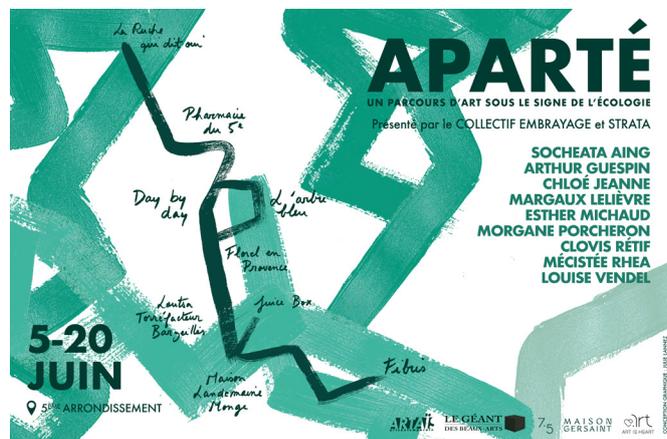
Aparté dans le Ve arrondissement de Paris

Les artistes et les commerçants du Ve arrondissement de Paris s'engagent conjointement pour imaginer un monde plus écologique. Développé par le Collectif Embrayage, le parcours Aparté #2 a pour mission d'amener le travail de jeunes artistes dans des lieux qui ne sont pas réservés aux expositions. Neuf artistes et neuf commerces écoresponsables sont réunis pour l'édition 2021 de ce parcours d'art contemporain novateur qui se tiendra du 5 au 20 juin.

En s'associant à l'agence STRATA, qui promeut l'art environnemental, Aparté #2 se place sous le signe de l'écologie. Cette thématique est d'ailleurs ce qui lie fondamentalement les commerçants et les artistes sélectionnés car tous militent pour des modes de création et de consommation raisonnés. Ainsi, une boutique de mode, une boulangerie-pâtisserie artisanale, une enseigne de thé, un fleuriste ou encore un torréfacteur, qui présentent à la vente des produits biologiques, issus du commerce équitable, accueillent des œuvres réalisées spécialement pour l'événement.

C'est donc loin des galeries ou des musées que le grand public est invité à découvrir, d'une manière originale, les travaux de **Socheata Aing, Arthur Guespin, Chloé Jeanne, Margaux Lelièvre, Esther Michaud, Morgane Porcheron, Clovis Rétif, Mécistee Rhéa et Louise Vendel.**

Cette année pour la première fois, et pour marquer cet engagement, un jury professionnel remettra le Prix Aparté pour récompenser la meilleure collaboration artiste/commerce. Symboliquement, l'inauguration du parcours aura lieu le 5 juin, lors de la Journée Mondiale de l'Environnement, avec le soutien du 7.5 club, du Géant des Beaux-Arts, de Art is Heart et d'Artais.



Parcours Aparté
du 5 au 20 juin, Paris 5e

29

Un Prix Artais à Jeune Création

La 71^e édition de Jeune Création présentera, du 29 mai au 13 juin 2021 dans l'enceinte de la Fondation Fimincio à Romainville, un paysage subjectif de la scène artistique émergente avec une cinquantaine d'artistes invités. Comme chaque année, Jeune Création met l'accent sur les échanges entre les artistes et des partenaires de tous horizons, à travers la remise d'une vingtaine de prix indépendants.

ARTAI'S, partenaire média depuis 2013, dans le cadre de son soutien aux jeunes artistes, souhaite cette année s'engager davantage en décernant un PRIX ARTAIS qui permettra au lauréat de bénéficier d'un portrait dans la revue de novembre 2021 et d'une rencontre avec des professionnels et des collectionneurs, en atelier ou en virtuel via la plateforme Zoom.

71^e édition de Jeune Création

Fondation Fimincio Chaufferie
111 Avenue Gaston Roussel, Romainville
du 29 mai au 13 juin 2021
Nocturnes les 29 mai, 4 juin et 14 juin jusqu'à 22h.



Le Parcours Saint-Germain fête ses 20 ans

« Jusqu'où irez-vous ? », c'est en pensant à cette phrase de l'artiste suisse Christian Robert, exposé par le Parcours en 2004, que l'équipe s'est dit qu'il fallait, plus que jamais, retrouver le feu sacré de la création artistique dans ce parcours 2021.

Il nous a semblé alors essentiel de donner carte blanche aux artistes afin qu'ils nous entraînent dans leurs rêves les plus fous, leurs projets les plus ambitieux, leur folie ordinaire. Pour échapper à notre quotidien. Le Parcours Saint-Germain a 20 ans, une réalité heureuse, festive, mais, au-delà de cette fabuleuse histoire, des questions s'imposent.

Comment avoir 20 ans aujourd'hui ? Comment continuer d'exister, de donner du sens ? Comment s'adapter et interpeller alors que nous traversons une période inédite ? Comment résister et célébrer ? Comment survivre quand la culture est blackboulée ? Tout est comme suspendu dans un temps infiniment lent où se perdent les contours des choses et où tout flotte dans l'indécision. Une solution s'impose, il faut se réinventer ! Les artistes veulent afficher sur les murs ? Nous disons oui ! Ils veulent reprendre possession de la place Fürstenberg ? Banco ! Ils veulent un affichage sauvage, c'est interdit ! Nous avons dit : allons-y ! Ils veulent remplacer l'affichage des colonnes JCDcaux par de l'art ? Foncez ! Plus que jamais, les artistes nous donnent envie de sauver la vie culturelle, et celle de notre quartier, de nous battre encore et encore.

30

En 17 éditions, le Parcours est devenu une institution à Saint-Germain-des-Prés, et plus largement dans le monde de l'art. C'est un rendez-vous, une promenade où l'esprit vagabonde, s'évade et où les artistes nous offrent leurs perspectives. Jusqu'alors, le Parcours ornait les établissements mythiques et les boutiques de luxe du quartier le temps d'une performance, d'une installation, d'une exposition, d'un rendez-vous avec l'art et ses auteurs.

Aujourd'hui, écartant toutes les contraintes, le Parcours propose une nouvelle respiration ! Il nous balade en extérieur, dans les rues, sur les murs, dans les couloirs de la Sorbonne, sur les façades du théâtre de l'Odéon, ornant les colonnes Morris et décorant les bouquinistes des quais de Seine... Il s'affranchit des interdits avec des artistes de renom international tels que **JR**, **Ugo Rondinone**, **The Anonymous Project**, mais n'oublie pas son rôle de prescripteur de talents en proposant aux étudiants de **l'École Kourtrajmé** et de **l'École Supérieure des Beaux-Arts** de s'exprimer avec des projets ambitieux et forts. Une bouffée d'air, de liberté et de mouvement dans une période immobile, enfermée et masquée.

Sortir à tout prix, oser et exister à tout prix ! Tel a été notre défi et notre engagement pour les 20 ans du Parcours, et pour toujours avoir 20 ans.

PARCOURS

SAINT-GERMAIN



Étudiants de la section Art et Image dirigée par JR, École Kourtrajmé, ©JR - Farida Cagniard - Ecole Kourtrajmé - Parcours Saint-Germain

Parcours Saint Germain
du 1er au 13 juin, Paris 6e

Adhérez à ARTAÏS

Au plus proche de la jeune création, ARTAÏS se différencie des autres associations par son indépendance et vous propose de nombreuses visites dans les centres d'art, des lieux atypiques et éphémères, des ateliers d'artistes et des galeries, ainsi que des escapades en France et à l'étranger.

Depuis 2012, la revue ARTAÏS existe grâce à vous et à l'investissement bénévole de ses rédacteurs. Elle est diffusée à 2500 exemplaires auprès de ses adhérents, de nombreuses structures publiques ou privées et les salons partenaires.

Afin de continuer notre soutien à la jeune création et de garder le lien avec tous, depuis le début de l'année nous avons mis en place des rendez-vous hebdomadaires virtuels avec les artistes via la plateforme Zoom. Nous tenons les enregistrements à votre disposition.

Merci à tous pour votre soutien !



AMI
50 euros

donnant accès à nos visites en Ile de France.
Tarif réduit à 30 euros, pour les artistes et étudiants.



BIENFAITEUR
120 euros

donnant accès à nos visites et voyages.



DONATEUR
200 euros

donnant accès prioritaire aux visites et voyages



MÉCÈNE
500 euros

donnant accès prioritaire aux visites et voyages.
Possibilité de bénéficier d'une offre sur mesure.

Inscription en ligne sur

www.artais-artcontemporain.org

Pour toute question n'hésitez pas à nous contacter
associationartais@gmail.com

Déduction fiscale de 66% (valeur du multiple déduite), à partir du tarif Bienfaiteur, donnant lieu à l'établissement d'un reçu fiscal sur demande

Suivez-nous sur Facebook, Instagram et YouTube





FONDATION VILLA DATRIS

SCULPTURE CONTEMPORAINE

ESPACE MONTE-CRISTO, PARIS

**exposition
du 30 avril au
19 décembre 2021**

**25 artistes français
et internationaux**

Fermeture du 19 juillet au 31 août

re- cyclage sur- cyclage

Visites, conférences
et horaires en ligne

ENTRÉE LIBRE



ESPACE MONTE-CRISTO

9, rue Monte-Cristo

75020 Paris

www.fondationvilladatris.com

montecristo@fondationvilladatris.com

Terrence Musekiwa, African Royal (mufundisi mukuru) - 2019
Collection Fondation Villa Datris - Photo © Franck Couvreur